

2m11.2838.6

Université de Montréal

L'Oasis incendiée et autres nouvelles

suivi de

La portée des voix assourdis

par

Estelle Papillon

Département d'études françaises

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M.A.)
en études françaises

Juin 2000

© Estelle Papillon, 2000



PQ
35
U54
2001
v.006

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé:

L'Oasis incendiée et autres nouvelles
suivi de
La portée des voix assourdies

présenté par:

Estelle Papillon

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes:

Président-rapporteur : François HÉBERT

Directeur de recherche : Jean LAROSE

Membre du jury : Pierre NEPVEU

Mémoire accepté le:.....14.12.2000.....

SOMMAIRE

Ce mémoire comporte cinq nouvelles et un court essai. Dans le cadre de la création, j'ai voulu me pencher sur cette difficulté, souvent insurmontable et que nous avons tous un jour éprouvée, à communiquer nos douleurs les plus vives. Or, cette préoccupation à elle seule ne suffit pas à lancer l'écrivain sur la voie du récit. Le prétexte de départ est d'un autre ordre. Ainsi, le personnage de François, dans *Mon étalagiste*, est-il né d'une phrase que mon esprit ensommeillé a formulé, j'oserais dire malgré lui; c'est l'incipit de la nouvelle. Et, si une seule et même voix prend en charge ce récit, ce n'est pas celle du personnage principal. Dans le deuxième texte, un slogan publicitaire, qui m'avait interpellée au retour d'un voyage, m'a suggéré l'aventure de Jeanne. Marcelline O'Brien, pour sa part, est née d'un regard enfoui dans ma mémoire; la détresse qu'il contenait a germé pendant vingt ans pour trouver dans cette histoire une explication. La quatrième nouvelle a pris naissance dans les bouillons d'une rivière en crue, son tumulte répondant à celui plus intime, mais tout aussi périlleux, de la femme de Samson Martel. Le dernier texte pose la question suivante: comment survivre à l'indifférence, voire au mépris de l'être que l'on aime par-dessus tout? En pareille situation, Simon a saisi ce qui s'offrait à lui.

En tout, cinq personnages "cloîtrés" dans leur tourment et dont il s'agissait de faire porter la voix. Si l'écriture de fiction m'a permis d'explorer divers moyens d'y parvenir, l'essai propose l'analyse de ceux empruntés par Katherine Mansfield, dans *L'Étranger*, et par Monique Proulx, dans *Jouer avec un chat*. J'ai

choisi, pour ce faire, une approche narratologique des textes. Au terme de l'exercice, je peux soutenir qu'un lien indéniable existe entre la spécificité du personnage et la forme qui le porte. Toutefois, ce résultat s'avère modeste et d'une utilité relative quand il s'agit de passer de l'analyse à la création. Cette réalité complexe et fuyante qu'est l'homme ne se laisse pas fixer aisément, et cela, peu importe la forme privilégiée. Dans la poursuite de cet objectif, la disponibilité du cœur et de l'esprit aura toujours "préséance" sur la maîtrise pourtant indispensable des procédés.

TABLE DES MATIÈRES

Sommaire	3
-----------------	---

Table des matières	5
---------------------------	---

Création: *L'Oasis incendiée et autres nouvelles*

<i>Mon étalagiste</i>	7
<i>La réserve de Jeanne</i>	24
<i>L'Oasis incendiée</i>	41
<i>La femme de Samson Martel</i>	64
<i>C'est pour ce soir</i>	83

Essai

<i>La portée des voix assourdies</i>	93
--------------------------------------	----

Bibliographie

	117
--	-----

L'OASIS INCENDIÉE
ET AUTRES NOUVELLES

MON ÉTALAGISTE

« Quand un homme et une femme se marient,
ils ne font plus qu'un. Leur première
difficulté consiste à décider lequel. »

Honoré de Balzac.

Assis devant moi, un homme parle depuis trop longtemps, il me semble. Étrangère, lointaine, sa voix me parvient mais ... que des mots jetés dans le désordre, qui partent dans tous les sens : « étouffé – ma colère – sacrifié ». Rien à comprendre, sinon son étrange malaise qui me gagne, me pénètre.

Mais ... c'est l'hiver? ou bien l'été? ... Perdue, restée en arrière, abandonnée sur le quai. Non, devant moi : toujours l'homme; dans ses yeux : le désarroi. Il paraît ravagé. De toutes parts, son grand corps enfin s'agite. Comme un vieil orme ... oui, un vieil orme qui supplie le ciel, voilà qu'il se dresse ... lève lui aussi son regard ... vers un ciel qu'il implore. Il veut prendre son essor ... non ... brusquement il s'effondre. Les bras en appui sur ses genoux, sa face disparaît, penchée sur sa poitrine. Il ne m'offre plus que le sommet de son crâne. C'est encore trop! Qu'est-ce qui m'arrive? Où suis-je donc? Et puis ... des sanglots secouent ses épaules. De grâce, qu'on me débarrasse de lui! Je voudrais ... quitter ce lit, oui, m'enfuir au plus loin de cet homme qui a mal ... qui me fait si mal. C'est qu'il me tient prisonnière. Je suis ... mais oui ... ligotée

dans sa peine qui m'empêche de respirer, qui m'étouffe. Il s'est redressé. Des larmes sur ses joues. Voilà qu'il porte les mains à son visage. Elles se joignent, prient devant ses lèvres ... s'écartent ... pour encadrer, saisir sa tête ... les doigts pressent les tempes. Toutes en souplesse, gracieuses, longues, fines, des mains habiles ... des mains si belles, des mains pourtant ...

Par miracle, elles m'emportent, me délivrent de ce lit, de cet homme, de son tourment. Encore, je l'entends qui pleure ... au loin là-bas ... toujours plus loin.

Tous les soirs, quand les lumières s'allument enfin sur la vieille ville, je quitte ma chambre et je descends en vitesse l'étroit escalier où se trouvent toujours mêlées des odeurs de moisi, de navet bouilli et de mauvaise friture. Chaque fois, j'en ai le cœur soulevé de dégoût, mais heureusement, maintenant que le temps est doux, la porte en bas reste ouverte sur la Côte des Glacis, ouverte sur les arômes de mai. Il n'en faut pas plus pour me consoler d'habiter une maison imprégnée à ce point du quotidien de chacun, une maison de chambres où chacun n'a jamais qu'une pièce pour déverser le trop plein de sa joie comme de sa misère, un seul refuge pour éponger toutes ses humeurs. Depuis des jours, les miennes s'écoulent d'une espérance vive. C'est à peine si je sens le sol sous mes pas. Je remonte jusqu'à la rue Saint-Jean que je prends à contre-courant des promeneurs; eux ne songent qu'à franchir les remparts pour gagner la terrasse du Château, moi j'ai mon rendez-vous avec un étalagiste.

Quand l'épicerie Moisan ferme ses portes, un commis, toujours le même,

s'affaire à trier les fruits abîmés sur les plans inclinés des vitrines. Avec soin, il recompose le tableau de chacune. La main droite palpe, retourne et passe à la main gauche l'orange ramollie qui disparaît aussitôt dans le noir du magasin éteint. Presque au même moment, la main droite a comblé le vide et, peu à peu, l'étalage retrouve sa fraîcheur. Alors le jeune homme promène doucement ses longues mains caressantes sur toute la surface des fruits, puis se redresse, contemple son travail et lève les yeux vers moi. Il me sourit et nous passons ensemble à une autre vitrine. Ravie de partager sa tâche, je voudrais qu'elle se prolonge toute la nuit car j'éprouve un bien-être nouveau et délicieux à épouser, tout juste du regard, des gestes réglés comme un ballet. Entre l'éveil et le rêve, je flotte, livrée comme un fruit bien mûr à la caresse de ces mains, toujours maintenue à un souffle de la volupté. Trop vite, beaucoup trop vite, elles m'abandonnent et le commis disparaît dans l'ombre du magasin. Jamais il n'en sort, pas même par l'arrière, comme s'il appartenait désormais aux ténèbres ... et moi au souvenir de ses mains. Aussi, je m'en retourne chez moi où je me consacre amoureusement, la nuit, à fixer les traits de mon étalagiste, à définir ses contours, à combler tous les vides. Progressivement, je l'investis de tout ce que mon être désire. Le lendemain, je reviens vérifier dans la grâce de ses gestes la tendresse dont il est capable, dans l'intensité de son regard la passion qui saurait l'emporter, dans son franc sourire son talent pour le bonheur. À la fin du mois de mai, le portrait de mon étalagiste est complété pour l'essentiel. J'ai trouvé mon chevalier fabuleux.

Il fait si sombre ici. Mais quel est cet « ici » ? ... Comment y suis-je venue ? ... Par quels chemins ? ... Me voici tournée vers une femme ... une vieille femme qui gémit sans pudeur dans le vide des lieux, car il semble qu'il n'y ait personne pour recevoir sa plainte. À part moi ... ou ce qui reste de moi. Mais, comment peut-elle, si souffrante, se lever ... marcher. La voici maintenant plantée à mon chevet. Sans l'apparence d'une gêne, elle retire le drap ... s'empare d'un de mes bras qui se laisse soulever ... qui retombe lourdement. Ça l'amuse ... non, ça l'intrigue. Les yeux fermés, je ne saurais rien de ce qu'elle me fait subir. Mon corps m'aurait donc abandonnée? Ou est-ce ma conscience qui a pris congé de lui? C'est si lourd à porter, un corps. Pourtant, il y a de ces nuits ... de ces nuits de feu où il devient navire. Tant de fois il m'a menée au seuil éblouissant de la mort. Séductrice, fascinante, elle se serait jouée de moi? Peut-être même que cette pensée ... papillonnante n'est qu'une illusion de pensée, le fantôme d'une vieille habitude. Toujours est-il que mon corps repose là, comme un paquet sans intérêt que j'aurais oublié dans le casier loué d'une gare. Il semble que je ne sois plus désormais qu'une conscience mal assurée, flottante ... avec des yeux, oui, des oreilles, oui ... mais privée du reste à jamais. Sans voix qui puisse résonner, porter bien haut le trouble de mon esprit. Mais, jusqu'où? ... Vers qui? Une conscience emmurée qui s'épuise à gratter ... pour percer tout ce noir qui l'entoure. Des images vibrent, la tourmentent et puis s'effacent. Ah oui, il y a bien ce cimetière avec un orme ... qui balance sa tête très haut dans le vent ... et puis c'est le noir. J'entends la voix d'un homme qui chante : « ne pleure pas fillette, la nuit s'achève enfin »... De grâce, une trêve,

un répit de conscience. J'aurais préféré - mais on ne m'a pas consultée - un corps en bon état, en mouvement, et libéré tout à fait de cet esprit entêté. Une folle, oui, qui marche et danse, légère, une espèce de " tête heureuse " ... parce que délestée d'un fardeau trop lourd. Bien sûr, l'idéal serait de pouvoir harmoniser l'ensemble... mais la combinaison de rêve est justement un produit du rêve; voilà donc enfin une certitude: jamais rien n'est parfait. Tandis que la vieille d'à côté ne s'en doute même pas. Je l'entends qui réclame son médecin. Mais, pour quoi faire? Pour la guérir de toutes ces années accumulées dans sa chair, dans ses os qui demandent grâce? Il faut de l'entêtement ou de l'inconscience pour attendre, comme elle, encore autant d'un corps si usé. Le mien est tout entier livré aux soins des autres. On le lave, le nourrit goutte à goutte et le retourne de temps en temps, comme une crêpe épaisse qui n'en finit plus de cuire ... parce que le feu est mort. Je n'ai désormais de pouvoir que sur mes paupières. Quand je les ouvre, selon que je sois sur le côté droit ou gauche, je vois ou bien la vieille dans son lit à côté de la porte toujours entrouverte, ou bien ... la fenêtre avec son large rebord ... un long vase d'opaline blanche ... toujours vide, le vase. C'est si joli, les marguerites! Mais, si mon corps repose sur le dos ... alors on a relevé la tête du lit, légèrement, et je vois ... un mur peint en bleu, un bleu manteau-de-la-vierge, devant lequel est adossé ... un vilain fauteuil recouvert de vinyle noir ... jamais personne sur ce fauteuil, à moins que je ne ferme les yeux. Alors ... un homme en détresse, toujours le même, revient secouer ma mémoire avec ses mains si belles. Sans elles, que deviendrais-je? Comme s'il s'était à peine interrompu, le discours de l'homme se poursuit avec la

même ferveur ... mais pour persuader qui? ... De quoi? ... La voix chargée de reproche, il m'interpelle brusquement: «Peux-tu seulement te rappeler ce voyage que tu avais organisé pour nous à Terre des hommes?»

C'est un petit matin de juin, bien trop froid pour les rosiers déjà en boutons. Il ne fait pas encore jour et nous descendons à pied la Côte d'Abraham en direction de la Gare. Je serre fort la main de François qui ne parle pas. «N'est-ce-pas que nous sommes heureux?» Devant nous, la joie du voyage. Elle s'étale, majestueuse et garantie par la puissance du désir. Le mien ou le sien, peu importe; il faut que ce soit le même. Tout ne peut qu'être parfait. Si confiants sommes-nous de pouvoir cueillir le meilleur, en tout lieu, en tout temps, en toute aventure. Aussi le choc est-il douloureux: la foule, l'impatience des visiteurs, les files d'attente interminables. C'est la désillusion; nous en sommes à choisir non pas un pavillon, mais plutôt une longueur de file. Qu'il était beau mon programme, élaboré avec tant de soins. Mais irréalisable, et à 11 heures, nous sommes venus à bout de nos victuailles. Manger pour soigner sa déception et balayer l'impression désagréable d'appartenir au groupe des petits, des "sans privilèges" ni laissez-passer d'aucune sorte. Le voyage est manqué, la joie évanouie : y aurait-il eu déficience de notre désir? À côté de moi, mon tendre étalagiste ne retient plus ses reproches .

«À quoi ça peut servir, veux-tu me le dire, de planifier pendant si longtemps si tu négliges le principal? Il ne fallait pas venir ici un dimanche, tu es bien forcée de l'admettre maintenant.»

Sa voix, habituellement si douce, contient mal sa colère. En déchirant sa carte de visiteur, il m'annonce qu'il préfère perdre son temps dans Montréal plutôt que de prendre racine dans une file d'attente et il tourne les talons, dédaignant les promesses d'Expo 67 et surtout, l'organisatrice maladroite. Je le suis en courant, il a besoin de moi; dans les dédales du métro, il pourrait se perdre. Eh bien! il trouve le moyen de rester bloqué derrière les portières d'un wagon dont je viens de descendre, et le voilà reparti. Je passe une bonne demi-heure figée sur le quai, à espérer le voir réapparaître sur celui d'en face : nouvel espoir déçu. À trois heures de l'après-midi, je me rends directement à la gare d'autobus, là où je suis certaine de le retrouver en fin de soirée, là où je perds tout bêtement mon temps à l'attendre, comme une âme en peine. Au dernier moment, il se pointe avec un regard étrange : le reflet d'une demi-joie, d'une demi-peine. Des explications? Il se serait perdu, et puis se serait retrouvé. Juste à temps. Je n'ajoute rien. Quoi qu'il arrive, je sais qu'il me reviendra toujours : il a besoin de moi.

«On demande le docteur Bastien au poste de garde.» Mais d'où est-ce que j'arrive? Je reviens ... d'un voyage, c'est certain. Je creuse ma mémoire ... rien, aucun paysage ne se dessine. Ici ... mon regard se pose sur un ciel presque clair, même ensoleillé ... mais cette lumière ne me révèle rien. Tout ce qui s'offre à ma vue ... à ma conscience, ne serait-il que du rêve? Un rêve dont je serais exclue. Le vase à fleurs sur le rebord de la fenêtre ne me conduit nulle part, sinon à l'absence des marguerites; le nuage qui glisse doucement sur le bleu ne

me prend pas dans son duvet. Je reste suspendue, disponible dans un temps ... un espace qui ne veut pas de moi. Égarée, je ne serai donc jamais réclamée par le réel? Il doit pourtant y avoir un «ailleurs» qui me parle, qui m'appelle. À l'instant, on tourne mon corps ... j'aperçois la vieille, je l'entends: «Viendras-tu ce soir me porter des chocolats?» À qui pourrais-je, comme elle au téléphone, demander quoi que ce soit? Il me manque la voix, la parole vive ... il me manque aussi ... l'oreille au creux de laquelle déposer ma prière : «Redonnez-moi aujourd'hui la clé perdue de mon être.» Vivement la nuit, que je trouve le repos.

Sur le mur bleu manteau-de-la-vierge se détache la silhouette d'un homme. Peu à peu, il sort de l'ombre. Dans un mouvement gracieux, ses mains me convient à le suivre. Étrangement, ma gorge se serre et j'entends : «J'aurais tant voulu pouvoir me passer de toi, au moins le temps de ce voyage en Gaspésie.»

Il est parti seul et je n'arrive pas à y croire. Voilà maintenant douze années que nous sommes ensemble et jamais mon étalagiste adoré n'a pris de vacances sans moi. Toujours j'ai veillé à choisir le moment et la destination de nos voyages sans penser qu'il puisse souhaiter y voir par lui-même, encore moins partir seul. Il y a quelques jours à peine, je le revois assis à table à la fin d'un souper pendant lequel il est resté silencieux, à peu près comme tous les soirs.

Sur l'imprimé de la nappe, son index suit minutieusement les contours

d'un motif de vigne, pendant que Barbara chante à la radio : «Une petite cantate du bout des doigts». Soudain, il s'arrête et, sans détacher son regard de la grappe de raisins, laisse tomber : «J'ai pris une décision». Puis, un silence lourd, que je ne parviens pas à briser tant il est rare de l'entendre parler sur ce ton. Et Barbara qui continue de sa voix cristalline: «Une petite cantate mi sol do fa». Sans me consulter, il a donc arrêté son choix sur quelque chose, pris un virage, changé d'orientation. Je sens naître une peur.

«Je pars samedi pour Gaspé. Des vacances ... la mer. Seul. J'en ai besoin.»

Il va partir. Loin, il va se reposer. Je reste suspendue à cet arrêt qu'il vient de prononcer contre moi, contre nous. Un péril nous menace et il ne s'aperçoit de rien. Comme toujours, je suis seule à prévoir. Le temps d'un éclair, je crains qu'il ait besoin d'un congé de moi, et puis non, il a dit : «Des vacances». Il peut être fatigué, c'est tout. De là à conclure qu'il soit fatigué de moi, il y a un pas que je ne veux pas faire. Cependant, je persiste à voir une menace dans son escapade. Je n'arrive pas à le conforter dans son projet. Je ne touche pas sa main qui reprend sa chorégraphie sur la nappe, je ne glisse pas mes doigts dans ses cheveux, je ne cherche surtout pas son regard. Il veut partir seul, eh bien! son voyage commence à l'instant.

Mais depuis son départ, le temps se découpe en petits morceaux tous égaux, tous pareils, et cette semaine de solitude est absolument vide. Je voudrais pourtant occuper mes soirées de mille choses, et chaque fois au dernier moment, j'annule le programme : cinéma, promenade, bibliothèque, enfin tout pour

m'écraser plutôt devant la télévision à regarder d'autres couples se débattre, chercher des solutions aux problèmes qu'ils ont eux-mêmes engendrés. Tous leurs maux me réconfortent puisque, après tout, notre situation à nous n'a rien de tragique, ni de vraiment inquiétant. Une fatigue, peut-être nerveuse, car c'est un homme émotif, a poussé François à s'éloigner quelques jours, voilà tout. Il s'agit pour moi maintenant d'accepter ce petit écart sans faire d'histoire. Il reviendra, reposé, nous irons au cinéma pour éviter de retourner inutilement la question et puis, avec de l'imagination et du savoir-faire, je réussirai à repousser bien loin derrière nous ce voyage en solitaire.

Impatiente de remettre notre vie sur ses rails, je vais à sa rencontre. Dans l'attente, j'entrevois déjà une voie salutaire lorsqu'il apparaît enfin : les traits tirés, il descend du train ... l'air d'un homme qui n'a pas dormi depuis des jours. Il me prend dans ses bras avec une violence que je ne lui connais pas, et il me tient longtemps, serrée très fort contre lui.

«Jamais plus sans toi», dit-il.

Je devrais être heureuse qu'il me revienne ainsi, pourtant sa voix me remue. Cette promesse tombe plutôt comme une condamnation. Il ne peut plus être question de cinéma quand l'intuition d'un malheur s'installe comme une nausée. Les personnages de téléromans ne me sont plus d'aucun secours, leurs problèmes paraissent dérisoires. Pendant la nuit qui suit le retour de François, après les caresses, je cherche un remède à cet amour qui, étrangement, a pris les couleurs du désespoir. Sans comprendre, je regarde dormir celui qui m'a pénétrée comme on se décharge d'un chagrin, ou pour faire passer une rage. Il

repose pendant que sèchent ses larmes, versés dans mon cou. Derrière ces paupières, dans cette poitrine qui se soulève avec des soubresauts, un univers se déploie dont je ne sais presque rien. Au matin, je suis pourtant résolue à soigner mon trop tendre étalagiste. Comment? Je l'ignore, mais je trouverai ce qui lui convient le mieux, ce qui assurera notre bonheur. N'ai-je pas toujours bien mené notre barque? Qu'il dorme tranquille, je veille à tout.

J'ai été retenue bien longtemps il me semble. Mais par qui? ... Et puis, pourquoi ne pas me retenir plus solidement ... là-bas? Ai-je seulement demandé à revenir ici? J'ai tout à coup le sentiment d'une urgence, d'un rôle capital à jouer sur une autre scène ... Non, plutôt dans la vie réelle. On a besoin de moi. Ici, je perds un temps précieux ... je flotte entre une vieille ... un vase à fleurs vide ... une fenêtre ... et puis ... ah! oui, le manteau de la Vierge bleue ... dans le fauteuil noir. Elle m'a oubliée tout à fait la Vierge Marie ... il faut dire que son fils en a fait de belles. Il est allé jusqu'à promettre le paradis, et tout, et tout. Il faut voir maintenant tous ceux qui s'entassent à la porte ... moi, je renonce.

Je suis si fatiguée de courir sans jamais dormir. Et puis, toujours si seule!

«Je t'aime trop pour te laisser manger des chocolats. Non mais! Si je n'avais pas été là, il y a longtemps que le diabète t'aurait emportée.»

Il semble bien que la vieille qui peut, elle, formuler son désir, ne l'ait pas déposé dans la bonne oreille. Ce n'est pas tout d'avoir la voix, encore faut-il être

écouté.

«Tu as toujours su mieux que moi ce qui me convenait. Veux-tu bien me dire de qui tu tiens ce savoir infallible? Et puis, dans l'état actuel de ma monture, j'ai beau la ménager, je n'irai pas beaucoup plus loin. Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux mourir demain pour avoir englouti une pleine boîte de chocolats, plutôt que de moisir dans ce lit en attendant l'amputation d'une jambe d'abord, et puis une mort pas très lointaine ensuite? Tiens, c'est comme l'autre à côté qui est en train de faire des plaies de lit. Tu n'aurais pas aussi ta p'tite idée là-dessus?

- J'ai idée qu'il serait plus convenable de te taire à son sujet. En ce qui a trait aux chocolats, tu devrais comprendre que j'agis pour ton bien seulement. Tu peux encore vérifier auprès du docteur qui arrive justement, quand il en aura fini avec ta voisine.»

«Cette comateuse a ceci de particulier que, tout en ne réagissant à aucune stimulation, elle semble pourtant avoir gardé un certain contrôle sur ses paupières. Cependant, les yeux restent fixes et le regard n'est jamais habité. Après analyse des circonstances, je persiste à croire que le traumatisme subi aurait plutôt dû provoquer une paralysie cérébrale. Nous sommes ici, encore une fois, bien loin de la théorie. Qu'en pensez-vous, docteur Bastien?

- Il faut la soumettre à un nouvel électro-encéphalogramme. Ça n'a pas été fait depuis quelques mois, je me prononcerai ensuite.»

Quelques mois ... tout ce temps à fouiller le noir, à tenter de comprendre pourquoi je suis ... éparpillée ... mais où ai-je bien pu laisser mes morceaux? On mourrait pour moins que ça, c'est épuisant. Il y a aussi toute cette agitation autour de moi. C'est peut-être un peu ça, la mort: assister, impuissant, au spectacle des vivants. Et puis, cette autre à côté ... les plaies de lit ... les chocolats ... le traumatisme ... Je n'en peux plus, je voudrais éteindre à jamais. Au moins ... fermer les yeux. Un moment, oui.

Toujours devant son mur bleu, l'homme me regarde ... et ma gorge se serre. Vers moi, il tend ses mains qu'il ouvre doucement; elles cachaient deux petites oranges. Les voilà qui roulent sur mon lit, qui descendent ... la rue St-Jean. Je veux les rattraper, mais la voix de l'homme me rejoint: «On n'arrive pas toujours à cueillir le meilleur. Toi, les grands champs de fraises t'exaltent, moi, ça me décourage.

Depuis la Gaspésie, François est resté tendu, et semble toujours avoir la tête ailleurs. Je ne sais plus quoi inventer pour le distraire. Ce soir, je suis allée le surprendre à sa sortie du bureau avec un pique-nique: «Une ballade en voiture jusqu'à l'Île d'Orléans. Je connais un endroit merveilleux ... attends de voir ça». Il semble indifférent, imperméable à mon enthousiasme qui déferle, mais cette fois-ci, il ne le restera pas: j'ai une nouvelle de taille.

Je lui mets la couverture dans les bras et m'empare du panier. Je prends les devants, comme toujours; je cours presque, tellement ma hâte est grande de préparer ce lieu à partir duquel notre vie va changer.

«C'est un peu loin ton endroit merveilleux.

- Oui, mais le point de vue mérite qu'on transpire un peu pour l'atteindre, fie-toi un peu à moi.

- Je déteste quand tu dis ça.

- Quand je dis quoi?

- De me fier à toi. J'ai l'impression d'être à ta remorque tellement tu me devances toujours. En tout. Et puis, je t'ai déjà expliqué tout ça bien des fois.»

Je me demande un peu où on en serait ce soir si j'avais attendu qu'il prenne une initiative. Nous y sommes enfin. Sur le point le plus haut d'un champ de fraises, tout juste en face du Mont Ste-Anne, avec le fleuve entre les deux. J'ai apporté tout ce qu'il préfère manger en pique-nique, avec, en plus, une bouteille de vin. Rien ne manque, tout ne peut qu'être parfait.

En lui versant un dernier verre,

«Sais-tu, chéri, ce qui va nous arriver au mois de février prochain?

- Pas encore, mais je sais ce qui va nous tomber dessus dans moins de dix minutes si on ne court pas assez vite pour rejoindre la voiture.»

Depuis un moment, de gros nuages noirs se sont accumulés, poussés par le vent d'est.

«Ça va passer en vent, fie-toi à moi. Écoute plutôt ce que j'ai à t'annoncer et regarde moi bien dans les yeux mon amour: Tout juste avant le printemps, nous devons avoir déménagé parce que toi et moi, nous allons avoir un bébé.»

Un violent coup de tonnerre me saisit moins que le regard de François.

Comme des lames, ses yeux font une entaille profonde dans la chair de ma joie. Sans ouvrir la bouche, il se lève, laisse tomber à mes genoux les éclats du verre qui s'est brisé dans sa main, et part lentement vers la voiture. Autour de moi, les plants de fraises et les marguerites se couchent sous le vent d'orage. Je n'arrive pas à bouger de la couverture. La pluie va bientôt tomber en rafales, et si j'ai de la chance, elle va m'emporter dans son torrent jusqu'au fleuve en bas. Plus qu'une question de minutes ... une éternité.

Elle tombe drue, écrasant les brins, les feuilles, les pétales. Mais ne m'emporte pas. C'est donc que je suis forte, assez forte pour affronter François. Il m'attend dans la voiture et ne peut pas m'avoir quittée. Ça n'est pas un wagon de métro et puis c'est toujours moi qui garde les clés du contact, c'est moi qui conduis. De toute façon, est-ce qu'il ne revient pas toujours?

Trempée de pluie, de larmes, je trouve enfin refuge dans la voiture: un abri pas très sûr. Immobile tout à côté de moi, François a laissé sur sa cuisse une main ouverte, en sang. Je fais un mouvement vers lui, il se raidit. J'ai peur.

Sans me regarder, d'une voix sourde, monocorde, je l'entends qui dit en détachant les mots : «FIE-TOI À MOI, c'est bien ce que tu répètes toujours, n'est-ce-pas? Et moi, comme un idiot je m'abandonne à toi. Je ne me MÉFIE de rien. Pendant ce temps-là, tu organises ma vie, tu me déplaces en douce, tu me manipules comme un pantin.» Alors, ça éclate : «Oui, un pantin. Voilà ce que je suis devenu, ce que tu as fait de moi depuis que tu m'as choisi dans une vitrine. Combien de fois tu auras raconté cette histoire de vitrine? Un travail d'étudiant qui m'aura consacré «étalagiste», manipulateur de fruits. Manipulateur

manipulé, oui!

- Nous avons dit: un beau jour, il faudrait faire un enfant.

- TU avais dit ça. Comme toujours, tu n'entends pas grand' chose à ce que

JE dis. Si bien qu'avec le temps, j'ai fini par me taire.»

Pour démarrer, j'attends que l'orage passe; pour réagir, je ne sais plus ce que j'attends. Derrière la voiture, il y a la route, et de l'autre côté de la route, un cimetière. Dans mon rétroviseur, j'y vois des croix, des monuments, et tout au fond, un arbre majestueux qui lutte contre le vent. Un orme qui garde bien droit son tronc, mais sa tête est devenue le jouet de l'orage. Lui aussi espère que ça passe. Puis, le cimetière, le grand arbre fouetté, les croix, tout disparaît derrière la nappe d'eau qui ruisselle plus vite, plus épaisse sur la vitre arrière, et tout autour de la voiture. Je ramène malgré moi les yeux sur la main de François, sur la blessure de François. Le sang n'est rien à côté de sa rage qui déferle sur moi. Comment ai-je pu lui faire tant de mal? Là-bas derrière, le vent dans sa furie n'entend rien aux supplications de l'orme.

Je ne comprends toujours pas. Le ciel est clair et j'entends sur le toit tomber une averse? Si forte que j'en ai mal à la tête ... JE SENS MA TÊTE! Quand donc l'orage va-t-il finir? Et puis le vent ... et puis ce sang?

On me tourne sur le dos. Devant moi, il est là ... il tend des mains rougies. Ma gorge ... mon cou ... j'ai si mal! Il me dit: «Où est-ce qu'on en est dans ton grand projet de bonheur? »

Dedans comme dehors, ça tonne à n'en plus finir. Enfin une nuit, une chaleur ruisselante entre mes cuisses entraîne avec elle le cauchemar de François. Il est libéré. Du coup, je me reprends à espérer plus fort, à croire que tout n'est pas perdu.

Je lui offre un chien: il est ravi, il devient presque gai. Peu m'importe après tout qu'il préfère une bête à un enfant, du moment qu'il est heureux. N'ai-je pas toujours voulu faire son bonheur?

Comme d'habitude en rentrant du travail, il va chercher la laisse du chien. Il s'étonne un soir de ne pas le voir bondir à sa rencontre.

«Où est Théo?

- Ne t'inquiète pas, il est à la clinique vétérinaire. Je l'ai fait castrer, ça évitera des embêtements. Et puis, fie-toi à moi, il n'aura rien senti.»

Assis devant moi, sur le fauteuil FRANÇOIS!... Mais je suis tombée en enfer!

Entre ses mains habiles, la laisse du chien ... dans ses yeux, une rage...

Une rage qui gronde encore à mes oreilles. À mon cou, le souvenir étouffant d'une courroie!

LA RÉSERVE DE JEANNE

« C'EST FOU COMME ON S'AMUSE ». En gros caractères violets sur l'affiche, la phrase, comme une légende superflue, pose son commentaire tout à côté d'un visage épanoui. Aucun doute possible sur le plaisir de conduire une Toyota, la belle rousse dans sa joie délirante est justement là pour en témoigner. Mais à bord de l'autobus Voyageur, une femme entre deux âges, trois rangées derrière le chauffeur, reçoit comme une gifle cet étalage de gaieté "grand format", ce visage convaincu de sa chance, cet élan de folie jeté à la tête des automobilistes. Non qu'elle désire une Toyota, la femme ne sait pas conduire, mais elle sent bien qu'elle détonne de plus en plus dans le décor. Tant d'efforts sont conjugués pour offrir mille recettes de divertissement, et elle passe devant, comme une ombre. Des deux côtés de l'autoroute, chaque recette a son affiche, et toutes se suivent, rivalisant de couleurs, de formes, de messages. Ça vous tient compagnie, peut-être s'agirait-il de savoir s'abandonner un peu à ces jeux de l'esprit, céder au moins en pensée à quelques propositions. Avant qu'il ne soit trop tard, la femme voudrait apprendre comme la belle rousse à s'amuser tout bonnement, éclater elle aussi d'un grand rire sous les regards jaloux des voyageurs. Mais aujourd'hui serait un jour mal choisi pour l'insouciance et le plaisir, aussi a-t-elle hâte que l'autobus sorte enfin de Montréal, vienne à bout des villes de banlieue et s'engage entre les rangées d'épinettes. Aucun risque avec les épinettes, elles n'ont pas l'habitude d'offrir aux passants des têtes réjouies,

satisfaites. Et puis, Jeanne Paradis connaît bien les arbres à aiguilles. Ou plutôt, c'est eux qui la connaissent. Tandis qu'elle retire son chapeau de feutre noir, la femme essaie de mesurer avec précision le temps écoulé depuis le séjour prolongé derrière les épinettes. Puis elle renonce. Quinze heures de route avant Sept-Iles, une autre de plus pour atteindre son village, elle peut reporter un peu la mise en ordre de ses souvenirs. Il sera toujours temps de céder à sa manie.

Détournant son regard de la Métropolitaine, Jeanne détache ses cheveux pour les brosser lentement. Depuis au moins dix ans, elle se dit qu'il vaudrait mieux les couper très courts. Oui, comme ils étaient pendant l'été de ses 18 ans, quand pas une journée ne passait sans qu'elle aille rejoindre Kevin Anderson près de la rivière, sous les branches chevelues des saules. Dans la cueillette lente des framboises, des mûres et des bleuets, ils laissaient croître leur désir jusqu'à la limite du supportable. Choisir son instant d'abandon puis se laisser dissoudre. Puisse le ciel les faire succomber chaque jour! C'était bien là la prière à formuler, car ce Dieu qui laissait grandir en eux le désir pouvait, à tout moment, éteindre le grand feu. Quelle sagesse avait été la sienne, puisque le beau Kevin était parti avec les feuilles d'automne! Parti avec la faim, la soif de Jeanne. Maintenant, sur les rives asséchées de son lit, elle brosse tous les soirs des cheveux striés de gris. Ramenés en chignon sur sa nuque, ils accusent la cinquantaine qui approche. Les couper? Les colorer? À quoi bon! Elle partage sa vie entre l'hôpital et son appartement: un nouveau-né à la pouponnière qui ne distingue pas encore le jour de la nuit; un livre qui ne fait jamais de manière pour l'âge ou l'allure du lecteur. Plus le temps passe, moins elle accorde de soins à sa personne; elle s'estompe,

tout doucement. Une ombre utile huit heures par jour, est-ce que ça ne devrait pas suffire? Oui ... et non.

Une femme plus très jeune, grassouillette et amusante avec ses cheveux rose cuivré, est venue s'installer à côté de Jeanne, et depuis le départ de la gare elle n'en finit plus de s'agiter, de fouiller dans un gros sac déposé à ses pieds. L'autobus n'a pas atteint la zone des raffineries à l'est de la ville qu'elle a déjà avalé plus de nourriture que Jeanne ne le ferait en une journée. Finalement, elle pose sur ses cuisses un recueil de «mots-mystère». De ses doigts potelés aux ongles joliment vernis de rose, elle feuillette rapidement les énigmes déjà résolues de l'album, s'arrête sur une nouvelle grille à déchiffrer, puis se tourne vers Jeanne avec un sourire: «Ça passe le temps, j'aime ça». Bien vite, Jeanne devra comprendre que la femme vit seule depuis le départ de sa fille, qui a suivi de près celui de son mari: pas un mauvais homme mais sans volonté aucune discipline de vie dormait le jour jonglait la nuit se faisait de la bile pourquoi pour rien s'agissait de prendre la vie par le bon bout qu'elle lui répétait sans arrêt mais il n'y avait rien à faire son homme était un cas désespéré mal parti irrécupérable c'était donc triste de gâcher sa vie comme ça par sa faute oui par sa faute quand on est intelligent plein de talents y a aucune raison d'être malheureux c'est pas mêlant faut l'faire exprès!

Dans un autobus bondé, comment échapper à une telle voisine? Mettre fin à cette disponibilité dont un certain regard fournit déjà la preuve. Faire la sourde et tourner la tête résolument vers les épinettes puisque l'autobus vient de

dépasser la banlieue. À Jeanne, il ne reste plus qu'à attendre, attendre que ses pensées lui offrent une piste plus praticable.

Les arbres qui bordent l'autoroute ont des allures de rescapés. Un désastre s'est produit : des chenilles, une maladie, un verglas, qui sait? Enfin, les voilà privés d'une bonne moitié de leurs branches, et celles qui ont tenu le coup n'ont plus d'aiguilles. Si elle devait à nouveau chercher refuge parmi eux, Jeanne se dit que l'écran laisserait passer bien des regards. Ne resteraient plus que les troncs ... et cette odeur tenace de la gomme. Jeanne la sent qui flotte encore dans son souvenir. Elle reconnaît subitement aux épinettes un grand mérite à rester debout dans un tel état. Comme elle cède à cet élan de compassion, il lui devient tout à fait impossible de repousser plus longtemps l'image de Victorin Paradis. De toutes ses forces, depuis le coup de fil de la nuit précédente, elle a détourné sa pensée du regard de son père, de l'interrogation de son père, de la désolation de son père. Mais voilà qu'entre les épinettes, il s'impose à la conscience de sa fille. Autant elle a mis d'effort à repousser le visage du vieil homme, autant elle voudrait désormais le retenir, et se rendre une fois encore disponible pour lui. Mais est-elle plus en mesure aujourd'hui de soulager le tourment d'un autre ... quand cet autre si cher ne s'est jamais penché sur le sien?

La nuit dernière, Jeanne a été réveillée par l'appel d'une tante, la sœur unique de sa mère : « Je sais pas si ça peut t'intéresser, mais ta mère est morte dans la soirée ». Comme elle allait raccrocher, la voix a repris : « Le service aura lieu après-demain; tu t'occupes de rien, ta mère avait tout arrangé ». Il n'y aura là

de surprise pour personne. La maîtresse-femme n'a laissé à la Providence que le choix du moment de sa mort, les cérémonies d'usage s'accompliront selon ses plans. Le mari, la fille, sa tante et le cousin n'auront qu'à suivre le programme établi. Après l'appel, Jeanne a fait le tour de son "trois-pièces" cherchant l'indice d'un bouleversement. Comme chaque nuit lorsqu'elle se lève, le chat sur le divan a consenti à défaire sa boule pour lui jeter un regard, puis s'est enroulé de nouveau sur lui-même. À l'approche de sa maîtresse et sans ouvrir les yeux, il a étiré le cou et rejeté la tête en arrière pour recevoir la caresse. Une leçon d'abandon qui ne profite guère à Jeanne. Mais, dans cette présence, elle retrouve un peu celle du cousin qui le lui a offert voilà près de dix ans.

Délaissant son chat, elle est allée ensuite à la fenêtre qui donne sur la rue. Une souffleuse avançait lentement accompagnée d'un camion qui recevait de l'engin une neige sale, tombée depuis trois jours dans un dernier sursaut de l'hiver. Observant la manœuvre, elle a attendu que vienne la secousse. La sienne, celle qu'aurait dû engendrer en elle la mort d'un proche. Rien. Sa mère ne verrait pas le printemps. Un point, c'est tout.

Parmi les épinettes qui défilent, un seul visage se dessine encore ce matin, celui de son père, défait par le chagrin. C'est sa peine à lui qui l'attriste.

Avaler ses larmes est un exercice toujours difficile, surtout pour Jeanne qui connaît un débit inquiétant. Déjà bébé, elle mettait sa mère dans tous ses états tant elle détrempeait son oreiller. Une outre toujours pleine. Avec le temps, l'enfant avait appris à les contenir; il fallait ne pas trop inquiéter la mère. Une si

bonne femme, et vigilante avec ça! Tous s'accordaient à le dire dans le voisinage. À mesure que l'enfant grandissait, elle poursuivait son enquête sur les états d'âme, les désirs, les soifs, les fautes, surtout les fautes de sa fille. Aucun repli possible, jusqu'à ce qu'une franche audace conduise Jeanne à Montréal pour de bon. Eh bien! ce soir, la mère ne sera pas postée à la fenêtre de sa cuisine, tentant de deviner l'humeur de sa fille. D'abord, il fera nuit depuis un bon moment lorsque Jeanne débarquera à Rivière-au-Tonnerre, et puis elle est désormais froide et aveugle, la très bonne femme. La fille échappe enfin à l'œil inquisiteur de la mère, qu'elle a toujours subi comme une épreuve.

Des genoux de sa voisine "Rose Cuivré" glisse doucement le recueil de mots-mystère, le stylo roule dans l'allée, tantôt vers l'arrière, tantôt vers l'avant, pendant que la femme s'abandonne au sommeil, les mains ouvertes sur ses cuisses. Elle ronfle, la bouche entrouverte, la tête un peu renversée. Comme son mari devait l'envier, pense Jeanne, d'échapper si facilement à tout ce qui pèse, de prendre ainsi congé d'elle-même et du reste de l'univers. Pendant que le chauffeur affronte les hasards et les risques de la route, que les épinettes résistent à leur épreuve, que Jeanne appréhende les dures journées à venir, la dormeuse se laisse porter sur une voie parallèle où le temps ne connaît plus de mesure, où les secrets trop lourds se dénouent sans peine. Une voie de service que Jeanne n'emprunte jamais longtemps tellement elle craint de manquer quelque chose sur la voie principale. Quoi? Elle ne saurait le dire : pour elle il y a si peu à attendre. Mais elle reste convaincue que la vigilance vaut toujours mieux qu'une confiance

aveugle en la Providence. Justement une fidèle alliée de la mère, celle-là. Elle entend encore la voix de la très bonne femme : « Avec la Providence, nous allons trouver une solution ». Toutes les deux, elles ont trouvé ce que Jeanne n'a jamais vu comme une solution, plutôt une récupération; sur l'échiquier de la famille, on n'a fait que déplacer un pion. Mais les grandes manœuvres de la mère sont si loin derrière, et elles ont été si habilement menées - un vrai tour de magie - que pas même le père de Jeanne n'a réalisé ce qui arrivait à sa fille, sa chatte. Pour un marin au long cours, la vie de sa famille devenait vite une fiction. Victorin Paradis ne lisait donc que de courts passages du roman familial, des morceaux choisis par la mère. Ainsi, la bonne épouse a développé un art d'organiser les faits, la réalité à sa convenance. Encore l'été dernier, Jeanne a reçu un appel de son père, sous lequel elle devinait la ruse maternelle.

« Il faudrait que tu viennes, ma belle chatte. Ta mère raconte des histoires qui tiennent pas d'bout, mais le pire dans l'affaire, c'est qu'il paraît que c'est moi qui deviens fou. »

Par quelle négligence de ... de la Providence Jeanne était-elle devenue si vite la « mère » d'un homme qui avait à peine tenu son rôle de père? Comme on mettait autrefois dans son livre de prières un Dieu suspendu entre des nuages, elle n'avait jamais eu à chérir qu'une image enluminée de son père. Et voilà qu'avait déjà sonné pour elle l'heure des soins reconnaissants.

Doucement résignée à aller passer ses vacances sur la Côte Nord, Jeanne était alors débarquée dans son village, juste à temps pour accompagner son père à

l'hôpital de Sept-Îles où il devait subir une évaluation de ses capacités par un spécialiste des vieillards.

« Pouvez-vous, Monsieur Paradis, me donner votre adresse complète et votre date de naissance? »

Sans hésiter, le vieil homme avait fourni les informations demandées.

« En quelle année sommes-nous? »

Après un silence, le père avait tourné des yeux inquiets vers sa fille, puis promené son regard sur les murs de la pièce. Honteux d'afficher une telle ignorance, il avait cherché désespérément un moyen de sauver la face. Devant lui, il avait enfin aperçu sur le coin du bureau une copie de journal. En riant comme un enfant, il l'avait attrapé, consulté, puis avait déclaré avec arrogance :

« 1990. Non mais, vous allez en avoir longtemps des questions comme celles-là!

- J'ai bien peur que oui, Monsieur Paradis. Aussi, je vais avoir besoin de votre collaboration, de votre patience. L'objectif de l'exercice, c'est d'obtenir la preuve que vous êtes encore apte à conduire votre véhicule. À partir d'un certain âge, vous savez, il est normal de ...

- Ah, pis vous pensez qu'en sachant quel jour on est, je risque moins d'écraser quelqu'un! »

Blême de colère, il s'était levé en parlant, avait saisi son chapeau sur une table près de la porte, puis était sorti. Jeanne avait rattrapé le vieil homme dans le corridor.

« Papa, je pense que vous avez pas beaucoup le choix. Il vaudrait mieux rester calme si vous voulez que le médecin fasse un rapport favorable. »

Elle avait ramené son père humilié dans le bureau pour la suite de l'interrogatoire. Après une série de petits dessins qu'il avait dû reproduire, le vieil homme donna des signes de fatigue. Le spécialiste l'avait alors encouragé en disant que c'était bientôt fini, plus que quelques questions.

« Monsieur Paradis, dites-moi, êtes-vous un homme heureux? »

Une crevasse profonde, un gouffre s'était alors ouvert aux pieds du vieillard qui était resté interdit. Figé dans son fauteuil, seules ses mains fortes s'animaient, comme pour broyer l'extrémité des accoudoirs. Pendant soixante-quinze ans, il avait lutté pour parer tout juste à l'essentiel, aussi la question du bonheur ... c'était une curiosité, à considérer peut-être mais dans l'intimité, pas devant un étranger. Et puis, qu'est-ce que ça pouvait révéler de ses aptitudes au volant?

Jeanne qui avait pu suivre le regard de son père avait mesuré son embarras, sa gêne. Elle aussi aurait voulu être ailleurs. Le spécialiste avait repris sa question autrement :

« Pouvez-vous me dire si vous avez une vie satisfaisante? »

Plus la peine d'insister, Victorin Paradis était devenu sourd, n'avait plus répondu. Mais la crevasse ne s'était pas refermée pour autant.

Hélas, il sembla que cette réaction eut beaucoup nui à son profil de conducteur puisque la semaine suivante son permis lui avait été retiré. Cela calma

les inquiétudes de l'épouse, mais sema un germe empoisonné dans le cœur du vieillard. Aussi, en peu de temps, le doute devint chez lui une conviction autour de laquelle la mort se mit à rôder, jour et nuit. La veille du départ de Jeanne pour Montréal, ils étaient tous les deux assis sur la galerie.

« J'pense, ma fille, que je suis en train de devenir fou. J'ai d'la misère à me rappeler quel jour on est, le nom des voisins, le tiroir où je mets mes chaussettes; c'est sérieux, tu sais. » En regardant la mer qui ramenait sa vague, toujours avec la même obstination, il ajouta d'une voix grave: « Pis, y a autre chose aussi. »

Pendant le long silence qui avait suivi, Jeanne avait cru l'heure venue de sa délivrance. Sur sa chaise, elle était restée tout à fait immobile et bien droite, mais son ventre se contractait à intervalles toujours plus rapprochés. À la pensée de se décharger enfin, son cœur s'était emballé. Les minutes qui s'écoulaient la persuadaient que son père se penchait finalement sur elle, qu'il était dans son silence en train de formuler la question : « Me diras-tu enfin ma fille ce qui t'empêche de naviguer? Il y a quelque chose de trop lourd dans tes bagages, il faudrait jeter du lest.» Elle avait imaginé la scène tant de fois, disposé les éléments de son aveu de tant de manières qu'elle n'arrivait pas à choisir la version finale. La mer et ses vagues avaient disparu derrière l'écran de ses larmes. Toute réalité s'effaçait, jusqu'aux conséquences inévitables de ses révélations. Elle en était venue à se dire qu'elle n'attendrait même pas la question. Non, cette fois elle était prête, elle allait déverser toute sa charge d'un grand coup, comme un

pêcheur qui desserre ses filets au retour d'une longue journée en mer. Alors son père avait repris la parole :

« J'aimerais donc ça savoir c'que tu penses des Témoins de Jéhovah. Ta mère, elle, les a mis dehors bien souvent; tu comprends, elle a toujours aimé mieux frayer avec les curés. Mais la dernière fois qu'ils sont passés, les « Jéhovah », j'étais tout seul. J'en ai profité pour les laisser entrer. »

Victorin Paradis avait alors arrêté le mouvement de sa chaise berçante, comme saisi d'une idée angoissante. Puis, le regard perdu au large, il avait ajouté brusquement :

« Des fois que ça serait eux-autres qui sont dans le vrai; tu comprends, c'est pas rendu l'autre côté ... ».

Pendant que son père se livrait à des calculs intéressés, Jeanne était restée suspendue à son cap d'espoir. De là-haut, elle voyait un vieil homme terrifié à l'idée de la mort tandis qu'elle se débattait contre un aveu impossible. Puis, quittant sa chaise avec peine, elle avait répondu négligemment :

« Vous savez, je crois de moins en moins qu'on ait à voter ici-bas pour un parti plutôt qu'un autre. »

Devant l'autobus en attente, le lourd panneau d'accès au traversier vient juste de tomber sur le quai de Baie-Sainte-Catherine, dans un fracas d'acier qui ramène Jeanne Paradis à la réalité du voyage. Elle jette un œil sur sa voisine qui s'est arrêtée de ronfler. Ses paupières tremblotent un moment avant de s'ouvrir,

puis elle s'accorde comme une chatte une séance d'étirement. Elle s'écarte du dossier, inspire profondément en cambrant les reins, puis expire en poussant loin devant ses bras courts. On dirait une petite fille. Aussi à l'aise que dans sa chambre, elle bâille.

« Que ça fait du bien! » Échappe-t-elle dans un souffle en se tournant vers Jeanne qu'elle dévisage ensuite avec attention. Et comme si elle venait de saisir une incroyable réalité, elle déclare :

« Vous, vous n'avez pas dormi. Que vous me faites donc penser à mon mari! » Après un moment d'hésitation, Jeanne réplique :

« Bien sûr, votre mari qui est malheureux par sa faute, par sa très grande faute.

- Qui ÉTAIT malheureux parce que, voyez-vous, il est parti pour de bon, mon Jacquot. Ouais, l'estomac rongé par les ulcères. À jongler d'même aussi pendant des années, il a fini par creuser son trou. »

Sur ces mots, elle commence à farfouiller dans son gros balluchon. Elle en sort un sac de sandwiches qu'elle tend à Jeanne :

« Ça me ferait bien plaisir de partager avec vous, j'ai gardé l'habitude de prévoir pour deux. D'autant plus que ça vous ferait pas tort, vous m'avez l'air plutôt fatiguée. »

Un peu confuse de son sarcasme à l'endroit d'une personne aussi bienveillante, Jeanne accepte. Du coup, la femme aux mots-mystère se trouve encouragée à poursuivre l'échange.

« Qu'est-ce qui vous amène sur la Côte Nord?

- Je m'en vais tenter de reconforter mon père qui vient de perdre sa femme.

- Mais sa femme ...

- C'était ma mère, sauf que ... Elle hésite, puis se lance. En ce qui me concerne, je l'ai enterrée il y a bien longtemps. Elle s'interrompt à nouveau, semble absorbée par le givre formé au bas de la vitre. En le grattant de son ongle, elle reprend. Pour mon père, c'est différent. Ça survient juste après un gros chagrin d'amour: ma mère avait trouvé le moyen dans les derniers mois de le confier au centre d'accueil, de le "placer" si vous aimez mieux. Ensuite, elle a vendu la maison. Pour faire une histoire courte, elle organisait la vie de son monde en deux temps, trois mouvements, cette femme-là.»

Bien souvent, dans son for intérieur, Jeanne avait fait le point sur sa mère, mais jamais ouvertement. Aussi, est-elle un peu honteuse de son inconvenance; mais, en même temps, en éprouve un soulagement. Comme elle allait oublier la présence de sa voisine, elle entend :

« Quand on enterre sa mère vivante, on a sûrement ses raisons. Allez, c'est pas moi qui va vous faire la morale. Après tout, j'ai pas beaucoup d'expérience avec les mères. J'ai même pas connu la mienne, je viens d'la crèche. »

Là-dessus, elle comprend qu'il lui faut maintenant se taire, les paroles amères de Jeanne commandent le silence, exigent une pause. Chacune des deux femmes retourne alors à l'intimité de ses pensées, aux réflexions imprévisibles qu'engendrent les longs voyages.

Jeanne revient à son père. Comment consoler Victorin Paradis? Il va vouloir à tout prix dorloter son chagrin, c'est à peu près tout ce qui lui reste, la seule chose valable à son cœur. Il va glisser en lui-même, irrémédiablement. Pour elle, tout espoir de le rejoindre est mort désormais.

L'autobus a quitté le quai de Tadoussac. Il roule maintenant en bordure de la mer. À gauche, des champs en friches alternent avec des boisés d'épinettes. Ou ces arbres poussent partout, ou Jeanne ne voit qu'eux. Avant de se coucher tout à fait, le soleil enlumine l'horizon de longues traînées roses et mauves, faisant oublier la masse de nuages sombres suspendus à l'est. Puis, comme l'autobus atteint le sommet d'une côte, le paysage se brouille complètement; que du gris tout autour des voyageurs. À croire qu'ils ont rejoint les nuages. Enfin de lourds flocons se mettent à tomber, une grosse "neige de sucre", épaisse.

Mais qui fond à mesure ... sur le dos d'une main. Jeanne le sait. Oh! oui qu'elle le sait! Demain, il y aura exactement trente années – un 29 mars – elle était dehors à verser dans un baril de l'eau d'érable, précieuse et rare sur la Côte Nord. Elle avait les mains nues pour travailler plus à l'aise. Tout à coup, un léger frisson l'avait parcourue. Un, deux, trois et puis d'innombrables flocons étaient venus se poser sur sa main gauche, pendant que la paume de sa main droite, levée, faisait basculer la chaudière, pendant qu'un liquide tiède et abondant s'écoulait doucement de son corps, pendant qu'elle se demandait si l'enfant qu'elle portait allait s'échapper aussi facilement ... à la suite de ces eaux qui peu à peu mouillaient l'intérieur de ses cuisses. Tout ce temps fondaient les flocons à peine tombés, tout ce temps Jeanne n'arrivait pas à détacher son regard du spectacle de

la neige sur sa main gauche tellement sa frayeur la paralysait. Puis elle avait eu froid. Puis elle était rentrée dans la cabane où l'attendait la vieille Montagnaise.

Demain, le fils de Jeanne aura trente ans. On lui a dit qu'il était né à la maison de ses "parents". Jamais on ne lui a parlé d'une Montagnaise, venue d'une réserve lointaine à la faveur de la nuit. Quelqu'un l'aurait fait qu'il aurait bien ri, se rappelant la légende. Pourtant, pendant des mois, deux femmes se sont préparées à la venue d'un même bébé; l'une le sacrifiant à l'autre, l'autre contrefaisant le ventre de l'une. Encore aujourd'hui, Jeanne s'étonne des prouesses de la Providence.

Demain, la mère de Jeanne sera enterrée, convaincue jusqu'à sa mort d'avoir trouvé LA solution à la grossesse indésirable de sa fille. La Providence va devoir se passer d'une adroite partenaire.

La neige a cessé et il fait nuit, mais la pleine lune révèle les crevasses dans la paroi des rochers qui avoisinent la route. Plus on progresse sur la Côte, plus le granit est rose. Sa couleur, accentuée par l'humidité, tourne au cuivré comme les cheveux de la femme aux mots-mystère. Justement, "Rose Cuivré" s'est endormie. Jeanne le sait parce que la tête de la vieille vient de s'appuyer le long de son bras. Que sa chaleur est bienfaisante! Elle regarde cette femme depuis toujours privée de sa mère et qui s'amuse à solutionner des mystères sans conséquence, quand celui de sa naissance reste complet. Et Jeanne imagine très

bien la mère de "Rose Cuivré" trotinant quelque part, insouciante peut-être comme sa fille et glissant sur la vie sans jamais craindre une chute. Qui a parlé de la tendresse des mères? De la bonté légendaire des mères? "Rose Cuivré" s'est passée de tout ça. Pourtant allègrement elle va, noircissant des cases de mots-mystère, ronflant à tous venants et offrant sa bonne nature aux quatre vents du hasard. Mais, Jeanne ne veut plus pour le moment penser à sa voisine car il lui faut absolument reconnaître les lieux.

Comme c'est étrange! Tout de suite après la rivière des Grandes Envies, il y avait encore l'été dernier un petit bois d'épinettes à travers lequel Jeanne cherchait toujours malgré elle à distinguer une certaine cabane. Or le site de la réserve est maintenant à découvert, les arbres ont été coupés, le vieil abri démoli. Mais qui a fait une chose pareille?

Pendant le long trajet qui reste encore à parcourir, le temps s'arrête pour Jeanne qui fixe le paysage sans rien voir. Déconcertée, elle est devenue aveugle, n'a plus de regard que pour le champ désolé de sa vie. Ni rocher, ni arbre, ni lune; ni foyer, ni enfant, ni amant. Que le vague! Que le vide!

« Où est-ce qu'on est ? » demande enfin la vieille d'une voix qui traîne.

« Je ne sais pas » répond Jeanne. La voix du chauffeur lance aux voyageurs :

« Sept-Iles ».

La femme aux mots-mystère s'empresse de fermer son gros sac, d'enfiler son petit manteau de lapin blanc. Elle est bien mignonne, reconnaît Jeanne. Maintenant debout dans l'allée, la voilà qui tente de récupérer sa valise sur la tablette aux bagages. À Jeanne qui vient à son aide, la vieille demande :

« Mais où est-ce que vous allez loger dans votre village si la maison de vos parents est vendue? Il n'y a pas d'hôtel à Rivière-au-Tonnerre.

- Chez mon cousin » répond Jeanne comme elle s'apprête à dégager la valise. Mais elle reste un moment les bras en l'air, la poignée à la main. Puis, elle se reprend d'une voix ferme: « En vérité, je devrais dire chez mon fils, madame.»

L'OASIS INCENDIÉE

Debout dans la pénombre du vestibule, Marcelline O'Brien attend immobile l'arrivée de Marie-Claire. Comme elle le ferait d'un nouveau-né, elle tient couché au creux de son bras un vieux métronome. Des sanglots, des hurlements étouffés font un nœud dans sa gorge, un nœud durci comme une pierre. Tous les muscles de son cou sont endoloris mais restent tendus, comme si le flot des larmes menaçait de s'écouler par la gorge. À tout prix, empêcher le déversement; tenir, encore une heure. Par moments, elle ferme les yeux tentant de puiser au plus profond une grâce qui se raréfie. «Faut-il vous rappeler votre vœu d'obéissance, Sœur O'Brien?...»

C'était hier soir, dans le grand bureau qui donne justement sur le vestibule. La religieuse a levé sur sa Supérieure des yeux exorbités, le sacrifice imposé lui apparaissant pire que la mort. Aussi, depuis, a-t-elle lutté à plusieurs reprises contre une envie folle d'aller se jeter dans les eaux sombres, au bout du grand quai. Quoi d'autre que le fleuve pour recevoir une détresse grosse comme un vaisseau? Mais c'est qu'il faudrait ensuite affronter le regard du Père. Sa miséricorde irait-elle jusqu'à pardonner la faiblesse ultime? Sœur Marcelline est pétrie d'un enseignement qui lui ordonne d'en douter. Aussi doit-elle se résigner, rassembler ses partitions et son maigre bagage pour obéir à la volonté de Sœur

Jeanne d'Arc. «C'est pour mettre votre âme à l'abri d'un péril que la communauté vous envoie dans une autre maison. Remerciez-en surtout votre Père du ciel.»

Comment éprouver de la reconnaissance envers Celui qui vous prive de feu, par une nuit d'hiver qui s'annonce interminable?

«Vous feriez mieux de vous asseoir, Sœur O'Brien. Votre élève vient tout juste de téléphoner pour dire qu'elle allait être en retard, elle doit venir à pied ce matin.»

Le métronome toujours sur son bras, elle traverse alors le vestibule, guidée par sœur Solange qui la mène jusqu'au banc, près de la fenêtre ouvrant sur le jardin. Marcelline reste absorbée un moment dans la contemplation du long siège de bois. Tout à l'heure, Marie-Claire la lumineuse y jettera sa serviette et, comme d'habitude ... la suite est imprévisible. En chemin, son regard se sera attardé sur une branche tombée ou sur les yeux d'un chien attaché au fond d'une cour, ou elle aura surpris la rumeur qui monte parfois du fleuve. Des riens, mais qu'elle aura saisis comme on attrape un train au hasard, sans réfléchir à la destination. Et quand elle livrera le fruit de ses "voyages", Marcelline sera encore et encore émerveillée.

Sœur Solange s'est écartée sans quitter des yeux sa compagne. Doux Jésus qu'elle est pâle ce matin! Par sa petite taille, sa maigreur et un certain détachement, Sœur O'Brien ressemble à une virgule accrochée tant bien que mal au quotidien du couvent. Une fois assise, elle prend enfin conscience de la présence de sœur Solange, de sa bienveillance; elle voudrait lui sourire, mais n'y

arrive pas. Un frisson à peine perceptible vient de parcourir le bas des joues, trahissant des mâchoires qui se serrent. Elle se résout à témoigner sa gratitude d'un signe de la main quand celle-ci emporte dans son geste la petite porte du métronome. L'objet se retrouve en quelques bonds sur le seuil du bureau de la Supérieure, tandis que l'instrument repose toujours sur le bras de Marcelline. Aussitôt, le balancier libéré sous la secousse s'est mis à battre obstinément la mesure. La mesure de rien du tout, du vide, d'un silence insupportable, jusqu'à ce que les battements deviennent eux-mêmes partition infernale: Toujours-Jamais. Toujours-Jamais. Le pendule impitoyable frappe de stupeur la petite sœur O'Brien.

Voyant sa compagne hypnotisée par le mouvement du balancier, sœur Solange coince la tige de plomb, réajuste la petite porte et dépose l'instrument sur le banc à côté du professeur. C'est alors que retentit de la pièce voisine la voix contrariée de la Supérieure: «Vous voudrez bien fermer la porte de mon bureau avant de regagner la cuisine, sœur Solange».

Au bout d'un moment, le silence est rétabli et Marcelline se retrouve tout à fait seule dans le vestibule. À huit heures et demie du matin, il est encore dans l'ombre mais le grand jardin qui s'allonge en façade du couvent profite déjà des rayons obliques du soleil. Sous le regard éteint de la religieuse, les érables qui bordent l'allée de part et d'autre balancent leurs branches. Ils s'abandonnent au souffle, à la caresse douce d'un matin de mai. À les contempler ce matin, la paix ne vient pas au cœur de la religieuse; bien au contraire. Mettant un comble à sa détresse, les jeunes pousses vigoureuses des feuilles témoignent du désir, de

l'appétit fraîchement ranimé de la terre, tandis que tout son être, immobile dans l'ombre, ne songe qu'à glisser dans la mort. «Hypocrisie, dissimulation ou naïveté?... Vous répondrez en votre âme et conscience, sœur Marcelline.»

Sur ces paroles, elle quittait hier soir le bureau de la Supérieure pour se traîner à l'étage jusqu'à la petite salle de musique dont elle a refermé la porte doucement. Sans allumer, elle est restée debout au milieu de la pièce, les bras pendants et le cou martelé jusqu'aux oreilles par les battements de son cœur. Devant elle, la grande fenêtre ouverte encadrait la lune presque pleine. Sa lueur permettait de distinguer peu à peu les meubles et les objets: sur le mur de gauche, mais oui, le piano droit avec son tabouret qui penche un peu; juste à côté et dans l'angle de la pièce, le vieux fauteuil vert était toujours là; de l'autre côté de la fenêtre, la chaise et puis la table ovale couverte d'un tapis à franges, comme d'habitude encombrée de partitions; sur le mur de droite: le tourne-disque sur son guéridon fragile et la bibliothèque, vitrée dans sa partie supérieure. Le regard fou de Marcelline a fait le tour de la pièce sans trouver dans les objets familiers le soutien recherché; au contraire, chacun d'eux paraissait infiniment loin, indifférent. Si peu de choses lui appartenaient dans cette salle de musique. Mise à la retraite une année plus tôt, elle avait apporté ici ses partitions, ses tablettes à dessin, des disques, quelques livres et un vieux métronome qui trônait justement au milieu de la table. Tout à côté de l'instrument, un cahier était resté ouvert sur

une fugue de Bach dont Marie-Claire travaillait le tempo depuis quelques semaines. Il fallait l'entendre pousser les hauts cris chaque fois que son professeur abaissait le balancier. Tout à coup, dans le souvenir de Marcelline, le rire de son élève se mit à déferler, triomphant et chantant comme les cascades qui brisent au printemps la glace des rivières. Allait-elle survivre, privée de ce rire? Renvoyée à l'immensité glacée de la solitude, et au souffle tiède de l'époux divin? Non, plutôt les eaux du fleuve.

À cette pensée, la honte s'est emparée de Sœur O'Brien qui est allée donner violemment de la tête contre la porte. Le bruit l'a rejointe comme s'il venait d'aussi loin que la cave, et puis une douleur au front l'a projetée une éternité en arrière. «Calmez-vous, petite, calmez-vous!» Bien sûr qu'elle va se calmer la petite, il n'est pas chrétien de sombrer dans le désespoir. Dieu n'est-il pas là qui veille comme un bon père?

Tantôt le père, tantôt l'époux! Décidément, il savait tenir tous les rôles celui-là, et il avait beau jeu, tous les postes étaient restés vacants dans la vie de Marcelline O'Brien. Sur cette boutade: la honte à nouveau!

Il a bien fallu le temps d'un acte de contrition, puis celui d'un acte de foi pour que la religieuse, les poings contre la porte, en arrive à redresser sa tête meurtrie. Elle a respiré à fond comme le lui ordonnait autrefois la maîtresse de dortoir, puis s'est rendue au piano, son complice de toujours. D'une main sans ferveur, elle a caressé le clavier touche après touche jusqu'au fa du troisième octave, là où manquait une lamelle d'ivoire: «Une vieille blessure de

l'instrument», avait observé Marie-Claire à sa première leçon, «mais qui n'enlève rien à son velouté», avait enchaîné le professeur.

Abandonnant la touche au bois nu, Marcelline alla sombrer dans son fauteuil. La tête renversée contre le dossier, elle ferma les yeux. Des yeux qui parvenaient mal désormais à distinguer triples croches et quadruples croches sur les partitions. Mais, pour le devoir qu'on venait de lui imposer, ils étaient de toute façon inutiles; sonder son âme et sa conscience, n'était-ce pas là le programme?

«Hypocrisie? Dissimulation?» Les mots avaient frappé dur, et dans le feutré de la nuit - le vent était tombé, la maison endormie et pas un bruit ne montait des alentours - les mots gagnaient en virulence. Aussi, par moments, la colère tentait de frayer son chemin dans le cœur de Marcelline ... puis se blottissait dans un repli, laissant toute la place au chagrin qui s'étendait, s'étendait dans sa poitrine, noir et silencieux comme une nappe de pétrole sur un rivage vierge. Mais soudain, la colère se dressait pour disputer la place au chagrin.

Anéantie par ce combat, la religieuse n'arrivait plus à réfléchir. Sa tête fourmillait des propos ahurissants de Sœur Jeanne d'Arc. Des «amitiés particulières» au «péril sournois» en passant par la «dissimulation», elle tentait sans succès de faire une pause à chaque mot, de le cerner pour en mesurer toute la portée, lorsque le cri perçant d'un oiseau la fit sursauter. Un pluvier sur le coteau voisin poussait son chant obstiné. Haute sur pattes, la mère veillait de loin sur ses petits. Aussi, quand l'ennemi s'approchait du nid déposé dans les herbes, elle le distrait, l'attirait plus loin en battant de l'aile et en gémissant comme un oiseau blessé. Marcelline connaissait bien le stratagème et envoyait aux petits le soin dont

ils étaient l'objet. Un petit pluvier parmi ses frères bien à l'abri dans son nid, peut-on rêver d'un sort plus doux? Y a-t-il quelqu'un pour s'interroger alors sur la pureté du zèle de la mère pluvier? De toute évidence, les liens sont si forts qu'une inquiétude vive donne à son cri une portée troublante; le dormeur réveillé en sursaut dans la nuit en est tout bouleversé. Hypocrite, la mère pluvier? Mais bien sûr; l'amour pour ses petits autorise toutes les ruses.

Assise auprès du piano, le regard tourné vers la lune, Sœur O'Brien a bien vite admis qu'elle était en train de se perdre. La logique faisait défaut dans ce rapprochement: on la soupçonne, elle, de masquer un penchant contre la règle et contre nature, tandis que l'oiseau obéit à la sienne. De toute évidence, vous recherchez là des analogies ridicules, aurait observé la Supérieure. Sur une nouvelle plainte du pluvier, Sœur O'Brien a étouffé la sienne de ses mains.

Par quel bout entreprendre l'examen d'un sentiment qui la submergeait, corps et âme? Un poison avait pu se répandre sournoisement et souiller l'eau d'une fontaine à laquelle elle n'en finissait plus de s'abreuver tant sa soif était grande. Ou bien comme une mauvaise fée, la Supérieure de son seul regard n'aurait-elle pas transformé l'attachement du professeur pour son élève en une faute grave? Poison ou mauvais sort. C'était la seule explication possible, car jamais le mal ne pouvait naître d'un tel bonheur, non jamais!

Bien sûr, elle allait tâcher de «répondre en son âme et conscience», mais la cause serait entendue de Dieu seul; le jugement humain, lui, restait sans appel puisqu'elle devait quitter dès le lendemain le couvent de Neuville.

Un frisson parcourut son échine au moment où le carillon de la chapelle fit tinter ses clochettes. Puis les douze coups sonnèrent ... comme une sentence.

Combien de carillons avaient ponctué ses songeries depuis la petite enfance? Elle ne les comptait plus. Tant de couvents, et jamais de foyer. Sur quoi, elle alla prendre un chandail dans un tiroir au bas de la bibliothèque, le ramassa en tapon sur sa poitrine pour s'y enfouir aussitôt le visage. Mais qu'est-ce qu'elle racontait? Jamais de foyer? L'odeur de ce tricot ne la ramenait-elle pas dans le plus doux foyer qui soit, celui de Marie-Claire ... qu'elle s'était plu, la semaine auparavant, à prendre pour le sien. En l'enfilant lentement, elle a revu la machine à coudre à demie ensevelie sous un amoncellement de voile jaune et, juste au-dessus, le Saint-Laurent qui s'offrait à tout moment au regard de Marie-Claire passant le gros de ses journées à travailler devant la fenêtre. Elle s'est souvenue aussi d'un parfum de rhubarbe venant de la cuisine: jamais le printemps n'avait eu pareil messenger! Marcelline O'Brien aura été reçue et comblée dans ce nid tout chaud, tout doux. Elle y est même redevenue une enfant qu'on cajole. Non, non, elle refusait d'admettre qu'un péril menaçait sous l'affection si pure de Marie-Claire. De colère, elle s'est mise à rassembler les cahiers éparpillés sur la table quand une photographie a glissé sur le sol. Elle l'a portée sous la lampe du piano. Sans en distinguer parfaitement le détail, elle revoyait pourtant très bien la scène: une petite femme maigrichonne aux cheveux parsemés de gris tenait les manchons d'une brouette du fond de laquelle un enfant tendait les bras; à ses côtés, une grande femme brune riait en ajustant un chapeau de paille sur la tête grisonnante. Marcelline se rappelait tout, absolument tout d'une histoire qui avait

commencé moins d'une année auparavant. Dût-elle mourir de chagrin, elle ne pouvait s'empêcher d'en remonter le cours.

Déjà, l'été de son arrivée à Neuville tirait à sa fin et pour la première fois depuis presque trente ans, la rentrée scolaire ne concernait pas sœur O'Brien. Hélas! Trois fois hélas, se disait-elle en regardant le piano de la petite salle de musique. C'est alors que la Supérieure lui proposa une élève d'exception: «Une jeune femme qui possède déjà une base solide, elle n'aura donc pas besoin de vous pour déchiffrer ses partitions». Pouvait-elle espérer mieux quand sa vue déclinait lentement sans l'espoir d'une intervention, et que ses jours s'annonçaient tout entiers consacrés au soin des vieilles religieuses?

Marie-Claire avait paru gigantesque dans l'embrasure de la porte. Pendant que la main large et forte s'emparait de celle toute menue de Marcelline, un doux sourire s'était épanoui en guise de salut. Répondant de la même manière, la religieuse avait tourné les talons en silence et précédé sa nouvelle élève au piano. Dieu était bien bon de ne lui avoir pas envoyé une bavarde qui enfile les formules de politesse; des phrases inutiles, d'autant plus que les deux femmes s'étaient déjà parlé au téléphone, mais surtout que sœur O'Brien éprouvait dans les premiers contacts un petit problème d'élocution. Oh! pas tout à fait un bégaiement, disons plutôt une légère hésitation dans l'amorce du dialogue. Soulagée donc, mais intimidée par une élève si mûre, si forte, elle ne savait trop par où commencer quand, à sa grande surprise, elle s'aperçut que Marie-Claire plutôt que de la suivre était allée droit à la fenêtre.

«Le fleuve charrie des odeurs bizarres ces jours-ci, avez-vous remarqué?...» Elle avait parlé en ouvrant tout grands les battants vitrés, à l'aise comme une propriétaire qui visite ses immeubles. Elle avait flairé longuement le vent tiède de septembre, puis ajouté en se retournant vers son professeur: «Ça rappelle un peu le pimbina qui cuit dans le sirop, vous ne trouvez pas?...»

Non, Marcelline O'Brien ne *trouvait* pas puisqu'elle ne connaissait rien au pimbina, ne s'était jamais intéressée à la cuisine, pas plus au couvent qu'à l'orphelinat. Aussi la comparaison tombait-elle à plat. Elle avait haussé les épaules en inclinant un peu la tête de côté pour avouer son ignorance, sur quoi Marie-Claire avait convenu dans un élan: «Je vous en apporte un pot en décembre. Même refroidie, la gelée garde encore cette odeur, pas franchement agréable je l'avoue, mais d'y goûter, c'est un risque qui récompense, croyez-moi. Un p'tit fruit surprenant, le pimbina!»

C'est alors seulement qu'elle s'était approchée du fauteuil devant lequel se tenait Marcelline, en lui tendant ses mains grandes ouvertes:

«Vous ne pourrez pas croire à quel point je suis maladroite. Elles couvrent facilement l'octave, et pourtant mes mains sont un handicap.

- Oh, vous savez, ça n'est pas tant avec elles qu'on devient musicien, comme avec les oreilles.

- Eh bien! J'aurais toute une longueur d'avance si mon nez, enfin mon odorat, pouvait servir à quelque chose.»

Aussitôt, un rire de cantatrice avait suivi, secouant la petite salle sans tapis ni tentures. Et pendant qu'agonisait son plaisir dans une plainte douce, Marie-

Claire avait tiré une bande élastique de la poche de sa jupe pour s'attacher les cheveux. De leur masse abondante, elle avait fait une queue ramenée en chignon au sommet de sa tête. L'opération avait été exécutée en quelques secondes à l'aide d'épingles venues de nulle part. Le front et le visage ainsi dégagés, les traits se révélèrent et Marcelline qui dessinait depuis toujours les avait vite détaillés: la hauteur du front, le carré de la mâchoire, la courbe des lèvres et le velours sombre des yeux immenses; étrangement, autant que la douceur, la détermination s'en dégageaient. D'admiration, sœur O'Brien était restée figée un moment. Avait-elle jamais vu une femme aussi belle?

Comme Marie-Claire s'apprêtait à s'asseoir sur le tabouret, Marcelline revenue à son devoir lui avait plutôt désigné la chaise auprès de la table, puis s'était rendue elle-même au tourne-disque:

«J... J... Je propose qu'on écoute d'abord de la musique avant d'en faire. Une sonate de Schubert composée pour un instrument aujourd'hui disparu, mais retranscrite pour le piano.»

Au lieu de s'asseoir, la jeune femme était retournée se poster devant la fenêtre, les mains jointes derrière le dos.

«Si vous contemplez le fleuve pendant l'audition, son image imposante va rivaliser avec le paysage proposé par Schubert. Faites d'abord connaissance avec l'œuvre. Il vaut mieux l'approfondir avant de se livrer à l'écoute vagabonde.»

Le maître de musique avait parlé, l'élève avait obéi. Dans les jours qui suivirent cependant, Marcelline O'Brien se mit à copier le geste de Marie-Claire: ouvrir grande la fenêtre au petit matin pour flairer les odeurs. Comme à peu près

tout le monde, elle s'était souvent penchée sur les fleurs, au jardin, mais il s'agissait plutôt maintenant de se redresser, de respirer à fond ce qui venait de très loin. Elle n'avait pas l'habitude.

Lorsque, dans sa longue veille, elle entendit à nouveau le carillon de la chapelle, Marcelline O'Brien était encore loin de l'instant fixé sur la photographie qu'elle tenait toujours à la main. Avec beaucoup de peine, elle a tiré du fauteuil son corps engourdi et frissonnant pour aller fermer la fenêtre. Des nuages denses avaient dû se glisser devant la lune car la nuit était devenue presque noire, et froide en raison d'un vent d'est qui venait de se lever, apportant avec lui une odeur de fumier. Un bouquet de promesses, aurait dit Marie-Claire. Ainsi la jeune femme accommodait-elle la réalité parfois, s'est souvenue Marcelline en croisant le chandail sur sa poitrine. L'odeur du lainage alla jouer dans la plaie vive. La tête appuyée contre la vitre, Sœur O'Brien a ravalé ses larmes; un nœud grossissait dans sa gorge à mesure qu'avancait la nuit. «Interrogez-vous mon enfant sur la place qu'a prise votre élève dans votre vie. Rien ni personne ne doit usurper celle occupée par le Très-Haut, l'auriez-vous oublié?»

Elle n'avait pas oublié, mais d'accorder à Dieu la suprématie sur son cœur lui coûtait plus que jamais. Obéissante depuis son entrée dans l'univers aride des institutions religieuses, c'est-à-dire depuis l'âge de quatre ans, Marcelline éprouvait cette nuit des sursauts de révolte. À sa vie d'orpheline avait succédé sa vie de religieuse sans qu'elle n'y vît d'autre différence que les leçons de piano, un privilège devenu accessible grâce à son engagement à perpétuité dans l'armée de

Dieu. Aucune perspective de bataille n'aurait pu ébranler son désir, à dix-huit ans, de devenir musicienne. Or voilà qu'après quarante années de paix dans l'amour du Père, une guerre intérieure venait de se déclarer dont le motif et l'enjeu la terrorisaient. S'il fallait en croire la Supérieure, elle profanait son vœu de chasteté en jetant sur Marie-Claire un regard attendri!

Détachant son front moite de la vitre, Marcelline est retournée à son fauteuil, a déposé la photographie sur le clavier du piano. De sa poche, elle a tiré un chapelet qu'elle a balancé à bout de bras devant ses yeux, puis laissé tomber sur sa jupe. Quel tableau dérisoire que ces grains rassemblés, et usés! Entre ses doigts, ils avaient glissé au rythme des salutations redondantes à une mère trop lointaine; entre ses cuisses, ils occupaient à peine la place d'une petite pomme desséchée, rabougrie, oubliée depuis des siècles. Et pourtant de quelle ferveur, de quel emportement, ces petits grains marron avaient été les témoins! Quand la lune des nuits chaudes faisait monter en elle les vagues d'un désir affolant, combien de fois n'avait-elle pas attrapé sous l'oreiller de quoi détourner la frénésie de ses mains? Elle s'acharnait alors sur ces grains de chapelet. N'est-ce pas qu'elle aura été chaste et fidèle, votre servante?

Marcelline a saisi enfin le petit crucifix entre le pouce et l'index et l'a pressé sur ses lèvres minces. «Ceux qui me suivent auront la vie en abondance.» N'était-ce pas la promesse du fils de Dieu? Mais, dans sa suite, faut-il ignorer la source qui coule tout près? Elle marche dans le désert depuis tant d'années, Marcelline O'Brien, et aucune oasis n'aurait été prévue pour elle? Dans une rage

subite, elle a lancé le chapelet contre la porte pour se saisir aussitôt de la photographie.

Qu'est-ce que dirait la jeune femme brune si elle savait à quelle profanation son amitié a poussé Marcelline?

«Soit dit sans vous offenser sœur O'Brien, le Créateur que vous vénerez tant a mieux pourvu les petites mésanges que nous pour affronter l'hiver.»

Marie-Claire était entrée sur ces mots un matin de novembre. Comme d'habitude, elle n'avait même pas eu à toucher la poignée puisque, tous les jeudis, son professeur ouvrait la porte devant ses pas.

«Quand on est robuste et en santé comme vous l'êtes, je ne crois pas qu'il soit correct d'envier qui que ce soit, encore moins un oiseau fragile que le moindre vent emporterait si la nature ne l'avait équipée de petites serres.

- Là. Je ne vous le fais pas dire. *Équipée* qu'elle est la p'tite bête! Équipement complet: le duvet, les plumes, les serres, les ailes, alouette!»

En parlant, elle avait dans une pirouette jeté son sac et son manteau sur le banc du vestibule.

«Vous pourriez commencer par porter des gants, non?

- Hé! Si le duvet me couvrait les mains dès le mois d'octobre, je n'en aurais pas besoin.»

Sœur O'Brien les frottait déjà dans ses petites mains chaudes lorsqu'elle s'interrompit brusquement: «Devancez-moi à la salle de musique, je vous rejoins dans quelques minutes.» Elle était apparue ensuite avec une tasse de café

brûlant qu'elle avait déposée sur la table ovale. Assise sur le tabouret, Marie-Claire observait une Marcelline subitement rajeunie, soulevée d'entrain comme une petite fille. En allant refermer la porte, elle avait imposé le silence à son élève d'un index sur ses lèvres. Au bas de la bibliothèque, elle avait fait apparaître ensuite d'un tiroir et d'un sac de papier brun un flacon sans étiquette. En chantonnant, la religieuse avait ajouté au café un bon trait d'un liquide ambré.

«Eh bien! Vous semblez avoir ce qu'il faut pour palier aux injustices du Très-Haut, sœur O'Brien.

- Pas toujours, ma belle amie, pas toujours.
- Donc, vous admettez qu'Il en commet.
- Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, coquine. Buvez plutôt.»

Marcelline avait tendu la tasse à Marie-Claire en se demandant si sa maigre réserve de cognac allait suffire pour l'hiver. Il y avait bien des années de cela, le père d'une élève lui avait offert un flacon qu'elle conservait sans trop savoir pourquoi. Pendant qu'elle voyait Marie-Claire prendre plaisir au breuvage, elle éprouvait pour sa part un immense bien-être. La jeune femme racontait les petits événements de sa semaine d'épouse, de mère, de couturière. Et Marcelline, assise auprès d'elle, suppliait le ciel pour que ça ne s'arrête jamais: les modulations de la voix, les mots, les regards, le tintement léger de la porcelaine. Elle espérait surtout que les parois de la bulle résistent longtemps encore, que ce paradis diaphane et mystérieux qui les enveloppait les garde à jamais en marge du monde.

Chaque semaine le charme opérait de nouveau. Et au cours de la dernière demi-heure des leçons qui s'étiraient de plus en plus, la bulle devenait plus résistante. Marcelline et son élève pratiquaient en fin de séance une pièce pour piano à quatre mains, et jamais la petite sœur O'Brien n'avait autant ri.

«Votre cheval s'emballe sœur O'Brien; attendez que je le remette au pas.» Et Marie-Claire d'un bond se rendait au métronome tandis que Marcelline s'amusait dans le rôle de l'élève - ou de l'enfant sur qui veille la mère - s'amusait jusqu'à ce que le carillon de la chapelle frappe ses onze coups.

Dans la nuit, il venait justement de sonner quatre heures, ramenant sœur O'Brien à sa déchirure et à son devoir de conscience. «Pour quelle raison votre sortie de jeudi dernier s'est-elle prolongée jusqu'au soir? À moi, votre Supérieure, vous avez fourni une très bonne excuse. Examinez la maintenant pour vous-même, cette excuse, et voyez le profit que vous avez tiré de la situation. Mais surtout, interrogez la nature véritable du plaisir que vous rapportiez, enfoui au plus secret de votre être? Lorsque vous êtes passée devant mon bureau au retour, une exaltation que je réproouve était perceptible à votre démarche.»

Ce jeudi-là, Marcelline avait trouvé une joie encore plus vive dans l'attente, tellement la journée était prometteuse. Elle avait obtenu la permission d'aller, exceptionnellement, donner sa leçon chez Marie-Claire, sur le piano de Marie-Claire, dans le foyer de Marie-Claire. Lorsque la jeune femme avait

prévenu par téléphone qu'elle ne pourrait se rendre au couvent le lendemain, son bébé étant malade, sœur O'Brien s'était réjouie de la situation. Si les reliquats d'une varicelle excluait l'enfant de la garderie, ils lui ouvriraient peut-être à elle la porte d'un vrai foyer.

«Chez moi? Vous viendriez chez moi?...»

Et comment! Au fil des mois et des bavardages, Marie-Claire avait fait de sa demeure un lieu au charme irrésistible pour l'imagination de Marcelline; l'occasion était trop belle de surprendre cette réalité restée sans substance jusque-là. Aussi attendait-elle cette fois que son élève vienne la chercher. La joie et le doux printemps l'avaient incitée à sortir pour marcher dans l'allée qui menait du grand escalier jusqu'à la rue. Une fois dehors cependant, elle était demeurée sur la galerie; de ce poste surélevé, elle apercevrait de plus loin la voiture de Marie-Claire.

Sœur Marcelline exposait rarement son visage aux rayons du soleil, et avec son teint blafard, elle donnait toujours l'impression de sortir d'une jaunisse. Mais ce matin-là, son corps tourné résolument vers le haut du village paraissait soulevé d'un élan si puissant qu'il en faisait oublier le teint maladif, la constitution fragile. Le cou étiré, le menton relevé, les épaules retombées, la virgule semblait vouloir redresser sa courbe. Suspendue dans l'attente comme une enfant entre les pièces d'un feu d'artifice, elle offrait un tableau touchant car il comportait quelque chose de désespéré. Était-ce la soif accumulée de plaisirs jamais consentis? Était-ce l'intuition de n'en pouvoir saisir que quelques gouttes?

Tandis qu'elle tentait d'identifier la voiture qui venait de poindre en haut de la côte, elle avait pourtant esquissé un sourire. Quel sans-gêne de s'imposer de la sorte? C'est alors qu'une voix l'avait fait tressaillir.

Tout près, derrière son épaule, Marie-Claire lui souriait. Il y avait dans ses yeux de velours une tendresse qui brusquement avait porté Marcelline aux larmes. Pour mieux se ressaisir, elle avait penché la tête en avant, tout en glissant du revers une main sur sa nuque comme elle l'avait fait des milliers de fois pour dégager le voile noir de son cou. Cet élément du costume était aboli depuis longtemps, mais le réflexe était resté. Quand elle eut saisi sa serviette de cuir appuyée aux barreaux de la galerie, la religieuse avait retrouvé sa contenance. Fallait-il qu'elle soit distraite pour avoir manqué l'arrivée de la petite voiture bleue!

«C'est que, voyez-vous, j'arrive d'en bas ce matin sœur O'Brien; je suis d'abord allée chercher un lapin chez Louis-Philippe.

- Vivant ou mort, le lapin?

- Prêt à cuire et vous allez vous régaler avec nous parce que j'aime mieux vous prévenir tout de suite que je vous enlève pour la journée. Le programme est chargé et il n'est pas seulement musical. Venez voir comme ma Florence a grandi.»

Sur la banquette arrière, la petite battait des jambes dans son siège en mâchouillant l'oreille de son ourson. Marcelline n'avait jamais très bien su comment s'y prendre avec les bébés, mais elle eut ce matin-là la certitude qu'avec

celui de Marie-Claire, ce serait différent. Aujourd'hui, rien n'allait être comme les autres jours.

Déjà la voiture sortait du vieux village et s'engageait sur la grand-route qui surplombe le fleuve. On pouvait voir glisser entre les peupliers d'une interminable haie un paquebot tout blanc qui remontait le Saint-Laurent. Sœur O'Brien le suivait du regard. Non, aucun des passagers de ce luxueux navire n'allait faire aujourd'hui un plus beau voyage qu'elle. Aucun ne verrait à quel point le vert des jeunes feuilles formait un voile tendre sur le flanc de cette colline. Aucun non plus ne profiterait comme elle tout à l'heure du parfum des lilas blancs qui bordaient, elle le savait, le potager de Marie-Claire. Se souviendrait-elle l'hiver prochain, quand elle serait seule et qu'il ferait froid dans sa chambre, se souviendrait-elle de tout ce qui s'offrait aujourd'hui à sa vue, et surtout, reverrait-elle le profil de Marie-Claire qui se découpait sur toute cette splendeur?

Elle avait tâché de ne rien perdre puisque tout avait son importance si elle voulait s'y retrouver véritablement, recomposer le tableau en tous points. Si bien qu'une fébrilité s'était emparée d'elle peu à peu.

«N'est-ce pas justement ici la montée qu'il faut prendre pour rejoindre la Rivière-aux-pommes dont vous m'avez parlé?» Sans laisser à son amie le temps de répondre, Marcelline enchaînait: «Quel joli nom pour un cours d'eau ! Avant d'habiter par ici, je n'avais jamais été sensible aux noms de lieu. C'est d'être née en ville, peut-être?

- C'est bien la première fois que vous évoquez vos origines.»

À cette constatation, sœur O'Brien n'avait rien ajouté. Elle était restée le regard droit devant elle dans un silence enfin rompu par la petite Florence qui réclamait à grands cris son ourson tombé. Quelques secondes avaient suffi pour que s'épuise la fébrilité rare de Marcelline.

«Si vous me parliez de ce fameux programme que je vois si je pourrai y faire face.

- Vous avez insisté pour partager mes tâches de la journée; eh bien! Ça commence par les serres chez Bilodeau, puisque nous allons semer et planter aujourd'hui. J'ai décidé de faire attendre un peu le piano; il ne mange pas de pain celui-là.»

Là-dessus, Marcelline avait sorti de son sac anormalement gonflé une paire de godasses.

«J'ai tout prévu. Qu'est-ce que vous dites de ça?

- J'en dis que vous avez eu du flair pour deviner mes plans.

- Pas tout à fait, je n'avais pas vu venir votre lapin.»

Et elles avaient ri. Et travaillé la terre, et amusé l'enfant et joué du piano ensemble. Sans métronome. Et à mesure qu'avançait la journée, Marcelline se désolait secrètement du peu qu'il en restait. Comme elle croyait la fête finie, la voiture de Marie-Claire avait refusé de démarrer. Sœur O'Brien avait avisé la Supérieure qu'elle attendrait le retour du mari pour rentrer au couvent. Vers six heures, comme elle venait d'asseoir Florence sur les feuilles d'une brassée de rhubarbe jetée dans une brouette, un cri de joie de l'enfant avait annoncé l'arrivée de Pierre.

«Ne bougez surtout pas mesdemoiselles.» Et il avait saisi la scène avec son polaroid tout neuf. Aussitôt après, Marie-Claire était allée embrasser son mari pendant que l'enfant hurlait, les bras tendus vers son père. Le tableau était complet et Marcelline restait hors du cadre maintenant que la photo était prise. Allait-on la reconduire? Et bien non, il restait trop à faire, semblait-il. Comme un lapin à manger et une marmelade à cuire et un bébé à bercer.

Sœur O'Brien était rentrée tard, un chandail de Marie-Claire sur les épaules et, dans son cœur, une joie qu'elle croyait inaltérable.

L'examen imposé par Sœur Jeanne d'Arc avait eu raison des forces de Marcelline et elle dormait profondément dans son fauteuil lorsque les cinq coups ont sonné au carillon de la chapelle. Puis juste avant l'aube, sur le coteau, le pluvier a repris sa garde vigilante. Ses cris rejoignaient sœur O'Brien dans un rêve qui se poursuivait néanmoins. Dans une grande prairie de folle avoine, en pleine nuit elle marchait auprès de Marie-Claire parmi les nids jusqu'aux abords d'une rivière. La jeune femme a dénoué ses cheveux puis retiré ses vêtements. Derrière, les mères pluviers s'égosillaient de plus belle sans distraire Marcelline du spectacle de son aimée. Ses petites mains chaudes se sont enfin approchées du visage, elles ont effleuré les lèvres, les épaules nues, puis Marie-Claire les a guidées dans une exploration affolante de son corps.

Vaincue par l'entêtement du pluvier, sœur O'Brien a fini par émerger du sommeil. Mais une houle violente continuait de la secouer. Puis, les dernières ondes du plaisir ont subitement jeté le désarroi dans sa conscience. Pour fuir son

propre corps, échapper à la volupté interdite, Marcelline s'est dressée sur son fauteuil. Dans un accès de folie, elle s'est mise à tourner en rond dans la salle de musique tandis que s'imposaient une à une à sa mémoire les images du rêve brûlant. Malgré elle, l'oasis avait pris feu.

Quand un mince trait de lumière est enfin venu partager le ciel de la terre, sœur O'Brien était écrasée sous la fenêtre comme une bête poursuivie, apeurée. Les bras croisés sur sa poitrine, les poings enserrant sa gorge, elle a vu la vitre de la bibliothèque prendre une teinte orangée. Elle a eu un léger sursaut lorsque des trombes d'eau ont annoncé par la tuyauterie le lever de ses compagnes. À l'étage au-dessus, les pas lourds de sœur Solange qui les devançait toutes à la cuisine ont fait grincer le palier, puis les marches de l'escalier. Ils se sont arrêtés un moment devant la porte de la salle de musique. La grosse cuisinière allait-elle entrer et découvrir d'un seul regard toute l'horreur du crime de Marcelline?

Ni elle ni aucune autre ne sont entrées.

Vers huit heures, sœur O'Brien s'est enfin levée, a pris derrière la bibliothèque une petite valise qu'elle a ouvert sur la table ovale. Quelques minutes après, elle descendait attendre son élève pour la dernière fois.

«Sœur O'Brien?... Dieu du ciel!... Mais voilà des heures que... je vous ai oubliée. Elle a téléphoné, oui, votre élève a demandé de vous prévenir qu'elle avait dû accompagner une voisine à l'hôpital. Elle a dit ... oui, elle a dit que ça irait à la semaine prochaine pour sa leçon.»

Sœur Solange n'en finit plus d'être désolée jusqu'à ce que la Supérieure ouvre enfin la porte de son bureau.

«Je vois que votre valise est prête, sœur O'Brien. Ça tombe bien car nous sommes attendues à Berthier. Partons.»

Il est midi, le carillon de la chapelle frappe ses coups. Dans le vestibule déserté mais inondé de soleil, l'ombre d'une branche caresse le sol. Le métronome destiné à la jeune femme brune est resté sur le banc de bois ... et les mots d'adieu font un nœud de plus dans la gorge de sœur O'Brien. On la voit qui descend l'allée, sa valise à la main.

La voiture de la communauté sort du vieux village et s'engage sur la grand-route qui surplombe le fleuve. Entre les peupliers, point de paquebot. Déjà le vert est moins tendre sur le flanc de la colline, et Marcelline ne saura jamais si les lilas blancs embaument toujours près du potager de Marie-Claire. Sœur Jeanne d'Arc roule de plus en plus vite vers ce nouveau couvent où la petite sœur O'Brien devra tenter d'accrocher sa virgule ... une fois de plus.

LA FEMME DE SAMSON MARTEL

«Et puis en retombant la vague a tout brisé.
Des monts ont disparu, des océans sont nés
Et elle a fait une île.» Jacques Brel.

Les voitures arrivaient une à une à la petite esplanade. Dès que l'espace était libéré, un nouveau conducteur s'y rangeait pour braquer ses phares sur la rivière et son barrage. Alors le spectacle sortait de l'obscurité: plus magistral et plus terrifiant à mesure qu'avancait la nuit. À croire que tous les lacs d'en haut se précipitaient en même temps vers le fleuve, pâmés de désir pour la mer.

Depuis des jours, la Sainte-Anne grossie par la fonte des neiges et par une pluie diluvienne charriait une eau sombre sous un ciel bas, tandis qu'aux pieds du barrage, elle célébrait sa libération des glaces, faisant rejaillir sans trêve des torrents d'écume. D'une rive à l'autre, les gros bouillons avaient formé un bourrelet jaunâtre qui, depuis la nuit, s'était rétréci jusqu'à disparaître tellement avait diminué la dénivellation entre les deux bassins ... qui n'en faisaient plus qu'un.

Dans les longues bottes de caoutchouc de son mari, la femme de Samson Martel observait la scène depuis l'autre rive, à une centaine de pieds du bord. Et elle avait peur. Du débordement qui paraissait cette fois inévitable, mais aussi de cette douleur qui la traversait avec plus d'insistance chaque soir, comme si la fine

pointe d'un couteau cherchait à se frayer un chemin, toujours plus large, toujours plus creux, sous son sein gauche.

Toute la journée, elle s'était préparée à affronter l'inondation, connaissant bien les mesures à prendre, mais pour la première fois elle avait dû agir seule. Et maintenant, elle restait là, appuyée à la balustrade de la galerie, scrutant le niveau de la rivière comme elle était venue le faire deux cents fois peut-être depuis la veille. Malgré la fatigue, malgré la peur, elle n'arrivait pas à détacher son regard.

Entre les arêtes de l'estacade construite pour briser les glaces au moment du dégel, un arbre gigantesque était venu se coincer vers le milieu de l'après-midi. Probablement un tremble, un vieux tremble surplombant une rive en amont et arraché avec ses racines par le courant redoutable des derniers jours. Chacune de ses plus grosses branches avait fourni tour à tour un repère aux riverains, avant d'être engloutie. Finalement, il n'en était plus resté que deux, tendues vers le ciel noir comme les bras décharnés d'un géant qui se noie. Le tableau était d'autant plus étrange que les arêtes de ciment avaient maintenant disparu; rien n'expliquait plus l'immobilité de ces branches au milieu un cours d'eau en furie. Pendant peut-être une heure, de larges sillons étaient restés perceptibles à la surface du courant, laissant deviner à intervalles réguliers l'emplacement des arêtes. Puis ils s'étaient rétrécis peu à peu, et au dernier allumage de phares, la femme de Samson Martel ne les avait plus distingués. L'imposant ouvrage de ciment avait complètement disparu et la rivière triomphait, frémissante comme sous l'effet d'une vaste flamme, mystérieuse, souterraine. À ras bord comme elle l'était, la marmite allait bientôt déborder.

Un à un, les curieux regagnèrent leurs demeures sagement construites sur les collines. Vers trois heures après minuit, aucun feu ne s'alluma plus pour donner aux habitants de la rive sud en contrebas une idée exacte du péril. Seul un grondement assourdissant continuait de les faire trembler, tous, mais aucun d'eux ne prit la relève pour mettre en lumière la fureur de la Sainte-Anne. Déjà qu'ils la subissaient dans leurs sous-sols; une rivière affolée commet toujours ses premiers délits par en dessous. Pour le reste, il n'y avait plus qu'à attendre.

En se redressant de la balustrade, la femme poussa un long soupir hachuré. Elle respirait avec peine. Chacune de ses côtes gardait le souvenir lancinant des charges trop lourdes, soulevées depuis la veille. Et il y aurait encore tant à faire, aux lendemains de l'inondation.

La chienne fut sur ses pattes en un éclair, pour caler son gros museau humide dans la main qui pendait, et où elle donna quelques petites secousses dans l'espoir d'une caresse. Puis elle se mit à gémir faiblement. Une fois de plus, sa maîtresse l'avait laissée en plan, et là où elle s'était réfugiée, même le fracas de la rivière qui remplissait la nuit ne parvenait pas. Elle fouillait des ténèbres, s'abîmait dans une quête qui la laissait désemparée. Le visage défait comme une rose oubliée dans un vase.

Pourquoi avait-elle tant de mal à revoir le visage de son fils? Il le fallait pourtant, sinon elle en mourrait à son tour. Les photographies n'étaient rien, n'offraient qu'une image délavée de ce garçon superbe. Son départ n'avait pas laissé un vide, non, il avait creusé un abîme que toutes les rivières de la terre n'arriveraient jamais à combler, et où il faisait noir, si noir. À cette profondeur,

les souvenirs s'étiolent. Le fils perdu était, lui, une source inépuisable de lumière. Dans son regard amusé dansaient les étoiles, un léger frémissement des ailes du nez témoignait de son espièglerie en même temps qu'un sourcil remontait en accent circonflexe. La femme de Samson Martel savait tout cela, mais ne le voyait plus. Les mois passant, les étoiles s'étaient éteintes, les traits s'étaient figés et l'ensemble voulait fuir. De toute évidence, certains jours, elle avait dû le négliger, ne pas consacrer à la mémoire de Thomas le temps nécessaire. Comment expliquer autrement que des images aussi vibrantes s'immobilisent de la sorte? Ou bien elle avait manqué d'amour, et alors c'était pire. Elle, sa mère, mettrait l'épaule à cette roue impitoyable du destin pour compléter la disparition de son fils! L'idée était insupportable. Brusquement, elle enfouit son visage dans ses mains glacées, sur quoi la chienne revint à la charge avec son museau, cette fois contre la cuisse.

Et il y avait la rivière, cette capricieuse qui n'était plus contente de son lit. *Seigneur, ayez pitié!* dit-elle en baissant les bras.

La pluie était devenue intermittente. La femme lécha alors son index qu'elle tendit loin devant elle. Rien, pas le moindre souffle. Si le vent ne se levait pas bientôt, il faudrait penser ... mais auparavant, se reposer un peu. Elle appuya fermement sa main grande ouverte sur sa poitrine: la pression apaisait la douleur. Puis, relevant le menton d'un coup sec, elle fit demi-tour et rentra, suivie de Volupté.

Assise près de la porte dans le vestibule éclairé d'une faible veilleuse, les mains sur ses cuisses, elle fixait ses bottes. Maintenant que le niveau d'eau dans

la cave ne permettait plus l'accès aux pompes, à quoi pouvaient-elles servir? Elle rassembla ses forces pour les retirer, mais conserva la veste de chasse de son mari; avec sa fournaise éteinte depuis la veille, la maison était froide et humide. Levant le regard, elle aperçut dans le long miroir d'en face une femme qu'elle ne reconnaissait plus, qu'elle ne comprenait plus. Il fallait en convenir: elles étaient deux désormais dans la barque et c'était bien embarrassant; l'une interrogeant l'autre à tout moment: on va où comme ça? tu reconnais les rives, toi? et pourquoi on continue, tu veux me le dire? Dans son état, le moment était mal choisi pour chercher des réponses. Ramer, voilà ce qu'il fallait faire, même les yeux fermés! Ça vaudrait toujours mieux que de se laisser balloter au gré des vagues; pendant ce temps, elle exercerait une emprise sur les rames, c'était déjà ça. Elle quitta enfin le banc pour remonter le couloir étroit et sombre.

En chaussettes, elle traversa le salon sans bruit, mais la chienne attachée à ses pas tapait d'une queue joyeuse sur tout ce qu'elle rencontrait. Comme elle ouvrait la porte de la cave pour y diriger une torche électrique, une voix amusée s'éleva de l'extrémité de la pièce.

«Quand est-ce qu'on plonge, mon trésor?...»

Elle mit du temps avant de répondre, en refermant la porte, que c'était une question de minutes puisque les gilets de sauvetage étaient justement à portée de la main.

L'héroïsme consistait entre autres choses à supporter cet humour où Samson excellait. Un parti qu'il avait pris résolument, sans doute pour survivre à l'épreuve du fauteuil roulant. Sa femme en était d'autant plus agacée que leurs

amis ne finissaient plus d'en faire l'éloge. Quel courage il avait! Une force de la nature!

Chaque fois que cet humour se manifestait, elle réussissait pourtant à faire taire son animosité. Il fallait être bien mesquine pour réagir ainsi, se disait-elle; la situation de son mari ne méritait-elle pas qu'on le reconforte? Plus qu'en toute autre circonstance, il fallait y parvenir cette nuit-là.

«Le pire est passé, t'inquiète pas. Dans une semaine, on n'y pensera même plus.

- Et qu'est-ce qui te fait croire ça?...» demanda le mari en la regardant venir à lui.

Ce qui lui faisait croire ça? Simplement que le niveau semblait stabilisé, qu'un bon vent venait de se lever, et puis ... et puis comment osait-il douter de son flair? Est-ce qu'elle n'était pas née au bord d'une rivière en crue?

En parlant, elle s'était approchée, avait glissé une main sous la chevelure pour caresser la nuque de Samson. De ses yeux bleus si doux qu'il plongeait dans les siens, il interrogeait une fois de plus les dispositions de sa femme. Mais cela devenait de plus en plus difficile d'avoir l'air brave et bienveillant sous ce regard de son mari, un regard tendre certes, mais entremêlé de prière et de remords. Comme un boulet rattaché à son cœur, il menaçait chaque fois de la faire basculer dans cet espace de délire qui avait suivi l'accident. Insupportable, ce regard de bête qui supplie pour qu'on ne l'achève pas! Elle détourna le sien. Depuis de longs mois qu'elle s'épuisait à démêler l'écheveau de ses propres sentiments, elle

refusait de partager avec lui le poids d'une faute qui n'était pas la sienne. À chacun son tourment!

Elle abandonna la pose et allait s'éloigner quand, d'un bras énergique, Samson l'attira à nouveau vers lui. Elle finit par s'asseoir sur les longues cuisses sans vie. Autour de chacun d'eux s'éleva un silence de granit, maçonné d'un solide mortier. De véritables forteresses du haut desquelles tombaient parfois, comme des miettes consenties, les mots de parade: *il a neigé cette nuit le journal n'est pas arrivé où est passé mon pyjama j'ai fait de la soupe*. Restaient les gestes. Ainsi, elle encercla d'un bras le cou de son mari qui noua les siens autour de la taille de sa femme. Leurs corps conservaient, de la tendresse, une vieille habitude. Mais comme il appuyait la tête contre sa joue, elle sentit à nouveau se lever en elle les vents contraires d'un ouragan. Chaque fois, elle se retrouvait paralysée ... sur un paraplégique. Toutes les cellules de son corps, toutes les ressources de son âme - ou enfin de cette dimension d'elle-même qu'elle aurait voulu généreuse et pure - s'annihilaient alors pour un temps durant lequel la rancœur et le pardon se la partageaient, l'amour et la haine plantaient dans sa chair chacun leur drapeau.

Et tandis qu'elle assistait désarmée à cette joute, qu'elle en subissait une fois de plus les éclats, elle fixait avec son mari le feu du foyer. Elle ignorait le temps qui avait pu s'écouler lorsqu'une paix relative enfin s'installa, mais ce fut comme chaque fois pour retrouver sa culpabilité plus oppressante qu'avant. Que faisait-elle de l'engagement pris jadis, dans leur candeur, de ne jamais rien se dissimuler? Comment le respecter en pareille circonstance? Tantôt brûlante,

tantôt de glace, allait-elle enfin guérir de cette fièvre? Et lui qui tout ce temps l'enlaçait en silence, comment pouvait-il ne pas être saisi par moments de ce vent de haine qui soufflait si près? Soudain, les cheveux de Samson dégagèrent cette senteur si singulière, quelque chose comme la muscade, et qui ne l'avait pas rejointe depuis bien longtemps. Alors, son tourment s'amplifia ... et des images surgirent parmi les flammes agonisantes.

Au cours de leurs innombrables voyages de pêche, il la tirait tous les matins du sommeil en faisant glisser sur sa joue une mèche de ses longs cheveux à lui. Sans même ouvrir les paupières, elle attrapait son homme par le cou, ce géant qu'elle savait suspendu au-dessus de son corps. Et ils roulaient tous les deux dans un bonheur qui lui donnait aujourd'hui le vertige tant il avait été démesuré. Il lui semblait alors que la nature toute entière participait à la fête. Du grand héron qui battait des ailes en survolant leur camp jusqu'à l'écureuil aux aguets sur sa roche plate et qui les observait quittant le quai en canot. Souvent, ils allaient jeter l'ancre dans une baie et, quand juillet arrivait, ils déposaient les cannes à pêche et plongeaient. Dans l'eau vive ... et dans l'instant, aussi pur qu'un cristal, sans ombre aucune, puisqu'ils ne savaient rien encore du *temps qui passe*, ni du *destin qui frappe*.

Couchée auprès d'eux, Volupté restait le gage précieux mais négligé de ce passé révolu. Au retour d'un de leurs voyages, Samson avait offert à sa femme un Labrador tout blanc de deux mois. La chair encore ravie, le nez dans le cou de la bête, elle avait déclaré: «Volupté! Elle va s'appeler Volupté.» Et elle avait ri de son espièglerie!

Depuis l'accident, l'animal était devenue "la chienne". Cruellement.

Écartant la tête, la femme de Samson se dégagea tout à coup de l'étreinte pour aller s'occuper du feu. Aussitôt remuées, les braises se mirent à rougeoier. Elle leur ajouta une brassée de bois sec. Très vite, les flammes se mirent à sauter, s'élançèrent en effilochant leurs lueurs sur les murs et sur le visage de son mari. En se retournant, elle y vit passer une émotion qu'il endigua aussitôt:

«N'est-ce pas que nous sommes chanceux d'avoir un bon foyer? Autrement, nous aurions dû partir d'ici.»

Bien sûr, il n'y avait que lui pour parler de chance dans les circonstances. Mais en restait-il convaincu depuis qu'il occupait ses journées à fouiller les milliers de pièces d'un casse-tête étalées devant lui? Nul n'aurait pu le dire tant il avait le courage hermétique.

«Je vais préparer des chocolats» dit sa femme après avoir ajouté deux grosses bûches. Elle s'échappait vers la cuisine comme elle le pouvait car le salon ressemblait à un magasin de brocanteur, encombré de tous les objets montés à la hâte de la cave et déposés ça et là. Des bottes, des outils, du bois de chauffage cordé tant bien que mal sur un bout de tapis, des bouteilles de vin, des raquettes, des agrès de pêche, le brûleur de la fournaise démonté la veille et qui attendait dans une cuve près du piano, de grands cadres appuyés un peu partout, et puis parmi ce fouillis, une tête de chevreuil - empaillée et empanachée - reposait sur la table à café. La femme de Samson s'arrêta devant l'objet qui gisait à la renverse sur sa plaque de pin verni, offrant au plafond son mufle et ses bois. On oubliait sa valeur de trophée tant le panache rappelait dans cette position les pitreries d'un

farceur qui aurait écarté les doigts au-dessus de sa tête masquée, pour faire rire. Ainsi, un événement banal survient, un changement s'opère dans le décor et l'objet qu'on croyait chargé à jamais d'un sens précis se retrouve porteur d'autre chose. Les signes pouvaient donc changer de valeur. Or, c'est justement parce qu'il évoquait une époque heureuse et révolue que la femme de Samson avait relégué le panache à l'ombre de la cave. Pendant une année entière, elle n'avait pas pu en supporter la vue, tandis qu'elle le fixait depuis un moment sans émotion aucune. Si les objets ne prenaient à ses yeux que le sens qu'elle voulait bien leur donner, que devait-elle penser des événements qui la torturaient, qui lui lacéraient le cœur depuis des mois? Si son regard - à lui seul - pouvait donner un sens variable aux formes matérielles, quel rapport sa volonté entretenait-elle avec la masse confuse de ses sentiments?

La voix de Samson la fit sursauter:

«Si tu étais si certaine que le pire est passé, que la rivière ne va pas déborder, tu ne parlerais pas de chocolat, lui lança-t-il. Après la journée que tu as eue, mon pauvre amour, tu irais plutôt dormir.»

Il avait vu juste, et doublement. Primo, comment pouvait-elle penser le tromper si facilement à propos de la rivière? Secundo, son amour était en effet un bien pauvre amour et qui aurait mieux fait de se taire, se dit-elle en prenant une casserole.

Pendant qu'elle réchauffait le lait, elle se hissa sur la pointe des pieds pour voir s'il y avait encore de la lumière chez les Robitaille. Le noir complet; ils avaient donc abandonné leur maison, comme tous les autres du voisinage, sinon

ils auraient monté la garde, comme eux. D'ailleurs, que faisaient-ils encore ici? Elle avait faim. Dans la casserole, la surface du lait se plissait, formant une peau qu'une main nerveuse brisait aussitôt avec la cuiller. La dernière fois que la rivière avait fait des siennes, Thomas avait pris plaisir à sortir sa chaloupe de la remise. Avant d'aller dormir, il l'avait amarrée à la rampe d'escalier, sa coque reposant sur ce qui restait de neige derrière la maison. Qu'il était touchant dans son espoir de les rattraper tous! «Au cas où», disait-il, mais le péril était somme toute assez peu probable. Tandis que cette nuit ...

À cette idée, elle alla vite chausser ses bottes. Une précipitation pareille inquiéta Samson ...

Elle était déjà dehors, marchant en toute hâte vers la remise, avec Volupté qui ne se laissait pas distancer d'un pas.

Depuis bientôt un an qu'elle n'avait pas servi, la chaloupe d'aluminium était renversée sur ses trois blocs de ciment, derrière le petit hangar. La femme de Samson la fit basculer et la traîna sans peine jusqu'à la maison. En manoeuvrant, elle ne daigna même pas tourner les yeux vers la Sainte-Anne.

Mais ... sa fureur avait-elle diminué, que le fracas semblait moins assourdissant?

Une fois la chaloupe amarrée à un poteau de la rampe, elle rentra aussi vite qu'elle était sortie pour s'écraser enfin sur le banc près de la porte. La chienne avait bondi d'excitation en voyant glisser la barque qui évoquait pour elle quantité de plaisirs. Elle attendait maintenant la suite des événements, la gueule posée sur

le genou de sa maîtresse, les yeux rivés sur elle. La femme de Samson avait à peine repris son souffle qu'un léger pétilllement la fit sursauter.

Le lait oublié sur le feu avait débordé. La casserole rejoignit les autres entassées dans l'évier. À tout ce fatras, elle accorda un très long moment de réflexion, puis se pencha finalement pour prendre dans l'armoire une longue bouteille verte à épaules. Décidément, il lui faudrait ou bien trouver plus solide que des épaules de verre pour s'appuyer ou bien guérir à jamais de ce besoin d'un appui. Demain, elle réfléchirait à tout ça. Pour le moment, il fallait engourdir cette douleur qui lui grugeait son courage autant que ses forces.

Elle avala d'un trait son double gin, et attendit l'engourdissement de ses membres. Dans un mouvement d'impatience, elle répéta l'opération.

Ainsi, aucun rite ne s'était perdu dans la famille; la femme de Samson Martel avait découvert les vertus de l'alcool à peu près à l'époque où son mari en payait les abus. Quand son hydravion piqua du nez dans une forêt de la réserve, Samson perdit l'usage de ses jambes à jamais, le goût du gin à jamais, et un fils à jamais. Mais il respirait toujours, éprouvant chaque matin dans les soins prodigués par sa femme la ressemblance entre les mots "jamais" et "toujours". Ça s'appelait la perpétuité, comme dans "emprisonnement à".

Une lourdeur délicieuse s'était enfin emparée de la femme de Samson. D'une main un peu rude, elle caressa les oreilles de Volupté, puis lui renouvela abondamment sa sympathie. Bien sûr, la pauvre bête avait mal et se sentait affreusement seule. C'est qu'elle était bien misérable de vivre ainsi parmi des indifférents, des ingrats emmurés dans leur chagrin! Voilà ce qu'ils étaient,

Samson et elle, des ingrats! Qu'elle devait donc souffrir aussi de l'absence de Thomas, car Thomas lui, oui Thomas, n'est-ce pas qu'il devinait tous ses désirs de bonne bête?

Comme chaque fois qu'un pareil élan de compassion s'emparait d'elle, elle finit la démonstration à genoux devant la chienne qu'elle enserrait de ses bras, convaincue qu'elles partageaient toutes les deux une même détresse, un même épouvantable deuil.

La tête appuyée contre celle de Volupté, elle ferma les yeux en soupirant. De très loin, il lui sembla entendre les voix de Thomas et de Samson qui se taquinaient en préparant leurs fusils, sur la galerie. Car si elle était de tous les voyages de pêche, la chasse était le privilège de Thomas. Comme interpellée par le souvenir, elle abandonna Volupté et s'accroupit lentement. La chienne vint lui lécher le cou en pleurant. Alors, dans un suprême effort, elle s'agrippa d'une main au rebord d'une porte d'armoire, de l'autre au cou de la bête qui faillit s'écraser sous le poids de sa maîtresse, et finit par se relever.

Quand elle avait bu de la sorte, elle allait normalement se coucher. Dans un silence d'ermite. Mais cette nuit-là, après avoir avalé une autre rasade, elle résolut de retourner près du feu.

Était-ce l'effet du gin que ce détachement subit vis-à-vis des circonstances? Voilà qu'elle se sentait libérée de sa fatigue. Après tout, la Sainte-Anne pouvait bien les rouler tous les trois dans ses eaux jusqu'à la mer, et tant qu'à y être jusqu'aux enfers. Elle ne voulait plus y penser. Pour ce que Samson et elle avaient fait de leur vie depuis le départ de Thomas. Lui avait revêtu une

espèce d'armure tandis qu'elle: hou!... ça n'était pas joli-joli ce qu'elle laissait germer dans les champs infinis de son univers secret. Et voilà qu'elle se mettait à la poésie!

Sur son parcours, elle fit tomber une grande photographie de son mari.

«Oh! Pardon trésor chéri!» dit-elle, en redressant le cadre qu'elle tendit finalement à bout de bras. Samson posait debout sur un flotteur d'hydravion, forcé de pencher la tête sous une aile en raison de sa taille, une épaule appuyée à la carlingue et une main accrochée à la traverse de l'appareil.

De son fauteuil, l'homme avait suivi le geste de sa femme. Par son amplitude, le mouvement trahissait l'alcool. Il détourna son regard.

«Il semble que tu aies trouvé mieux que le chocolat», dit-il d'une voix blanche.

Sa femme n'avait rien entendu, livrée à un tête-à-tête avec le Samson Martel du temps jadis. Assise sur le canapé, le cadre à plat sur ses cuisses, elle s'émerveillait à nouveau devant l'homme majestueux qui l'avait séduite. Depuis la taille jusqu'à la tête, elle balançait son torse raidi d'en avant en arrière, les yeux toujours rivés à la photographie, comme on voit parfois se bercer les malheureux que la réalité a fait fuir. Et elle essuyait la vitre du plat de la main, la vitre qui protégeait l'image. Tout ce temps, derrière ses lèvres closes, elle émettait une note aiguë puis une autre à peine décalée, toujours les deux mêmes qu'elle enchaînait inlassablement sans détacher son regard du visage rieur de son mari.

Il revenait de construire ses caches pour la saison de la chasse qui devait commencer la semaine suivante. Il sentait la gomme de sapin, la boucane, et puis

le musc dont il se servait toujours pour appâter le gibier. Elle avait insisté pour prendre une photographie. Une qui allait s'ajouter aux autres déjà nombreuses. Sa barbe était longue et les pans de sa veste grande ouverte battaient dans le vent d'automne.

Sur le quai, elle essayait de cadrer l'image, mais il était impatient de raconter son voyage. Il décrivait la bourrasque qui s'était levée sur le grand lac Batiscan alors qu'il essayait d'attraper quelque poisson. La pêche n'avait pas été bonne, mais de la tempête il était sorti victorieux. Et puis, il n'y avait pas de quoi pleurer quand on rapportait trois belles perdrix. D'une formidable enjambée, il avait sauté sur le quai pour la soulever, elle, encore une fois figée d'admiration devant ce géant, ce magicien, ce grand seigneur des forêts et des lacs.

Sur le canapé, elle se balançait toujours quand, soudain, sa main qui caressait la vitre depuis un moment se ferma pour donner un grand coup. Brisée la vitre, rompu le charme, et la fascination fit place à des larmes. Et brusquement, comme des morceaux d'épave qu'une vague de fond ramène sur la grève, des sanglots affluèrent, entrecoupés de râles. Puis elle bascula tout à fait dans sa détresse, de corps et d'esprit.

Samson Martel était renversé, et confondu devant la violence de la crise. Serait-il encore possible de faire semblant, une fois l'ouragan passé? Faire semblant qu'il ne leur était rien arrivé? De continuer de faire les gestes sans s'empêtrer dans les débris d'une telle scène.

Comme elle commençait à reprendre contact avec les choses qu'on dit réelles, les genoux de son mari touchèrent les siens, les grandes mains

s'aventurant vers ses épaules. Aussitôt, elle repoussa de toutes ses forces le grand seigneur déchu, et le fauteuil roulant alla heurter les bûches empilées qui dégringolèrent parmi le fouillis. Sur quoi, elle se leva comme possédée d'une fureur incontrôlable.

Volupté, qui était demeurée tout ce temps près du canapé, prit la fuite, la queue entre les pattes.

La femme de Samson s'était mise à soulever les cadres un à un pour en retirer les photographies - de chasse, de pêche, d'expéditions toutes plus fabuleuses les unes que les autres - des photographies qu'elle déchirait avant de les jeter au feu. Rien, non rien n'allait résister à sa rage. Il fallait que disparaissent tous ces souvenirs, toutes ces images d'un culte DÉ-RI-SOI-RE! Les magiciens lorsqu'ils mènent leur fils à la mort ont le pouvoir de les ressusciter pour l'éblouissement des mères, autrement ils ne sont pas magiciens. Voilà pourquoi Thomas avait sombré pour ne plus jamais revenir.

Et Samson, lui, était maintenant rivé à un trône d'un genre nouveau.

À cette pensée, elle interrompit son mouvement pour détailler le visage de son mari. Sa souffrance était-elle aussi cuisante que la sienne? Sentait-il comme elle la lame fouiller son sein, raviver la plaie tous les soirs? Allez savoir!

Sur quoi, elle lança au feu les agrès de pêche. Et d'autres bûches, pourquoi pas?

Coincé entre la table à café et le piano, Samson Martel restait muet devant l'hystérie de sa femme. Pendant qu'autour de lui déferlaient les vagues de la colère, il cherchait les mots, les gestes, pour calmer peut-être mais aussi pour

participer à une entreprise qu'il approuvait secrètement. Les souverains sont bien seuls. Il attrapa le panache de chevreuil et, juste au moment où sa femme portait sur lui son regard fou, il lui tendit l'objet.

Elle resta interdite, puis saisit enfin le trophée par les bois pour le jeter dans les flammes. Les raquettes suivirent sans toutefois trouver place complètement dans l'âtre.

Elle fit enfin une pause devant son œuvre qui crépitait. Et pendant qu'elle observait le mufle du chevreuil se déformer peu à peu, sa rage s'apaisa lentement.

Les flammes, le panache, les raquettes, le fouillis, Samson toujours dans son fauteuil, mais cherchant à rétablir une complicité: tout lui parut s'éloigner d'elle, comme si du pont d'un navire, elle avait vu sur le quai rapetisser le tableau de ce qu'elle quittait. Or, elle-même figurait parmi les autres éléments. En réalité, elle appartenait et à la scène du quai et à celle du pont. Et plus elle s'éloignait, plus cette femme de Samson Martel, là-bas, la désolait. Bienveillante? rassurante? compatissante? aimante et sincère?

Tout à coup, de loin et à la manière d'un loup, Volupté rappela sa présence.

La femme courut vers la porte que la bête, dressée sur ses pattes arrières, balayait de ses griffes avec des gémissements désespérés. Sitôt qu'elle l'ouvrit, le Labrador bondit sur la galerie. Mais au même moment, l'apport d'oxygène fut si grand et si soudain que l'âtre du foyer devint trop petit. Les flammes déjà hautes gagnèrent le tapis du salon.

Inconsciente du danger, la main figée à la poignée de la porte, la femme de Samson n'avait d'yeux que pour le spectacle du dehors lorsqu'elle entendit les cris apeurés de son mari. Comme elle se retournait, il apparut dans son fauteuil au bout du couloir.

Sur la galerie, tous les deux, ils sortirent enfin. Naufragés sur une île que la Sainte-Anne aurait choisie de s'offrir hors de son lit. Autour d'eux, que de l'eau, une eau à faible courant maintenant que la rivière n'était plus contenue. En souveraine, elle étalait sa robe à peine mouvante sur toute la rue, et on oubliait déjà qu'elle avait pendant des jours assourdi ses sujets. Dans la lumière bleutée qui enveloppe avant l'aube la voûte du ciel, elle roulait une eau moins grise et l'atmosphère était moins lugubre. De petits tourbillons trahissaient ça et là quelques gros obstacles submergés. Malgré les maisons et les arbres et les hommes, la Sainte-Anne poursuivait sa course, emportant avec elle des objets divers qui témoignaient de l'agitation humaine. Elle avait fait la loi le temps qui lui avait plu, et malgré sa fugue spectaculaire, elle finirait par regagner ses quartiers; la chose était aussi sûre que le lever imminent du soleil.

En se retournant, Samson Martel et sa femme comprirent qu'il en serait autrement pour eux. Une fumée épaisse s'échappait de la porte entrouverte et aucun camion de pompier ne parviendrait jusqu'à eux. Entourée d'eau, leur maison n'en brûlerait pas moins.

Sur un regard échangé, ils rejoignirent dans la barque une bête impatiente qui n'en finissait plus d'aboyer. La femme s'embarqua la première tandis que le mari, après s'être laissé glisser de son fauteuil, empoigna le bord de la chaloupe

pour haler le bas de son corps à la seule force des bras. Comme elle détachait les amarres, quelques outardes jetèrent leurs cris par dessus le barrage; partageaient-elles de la joie, ou bien de la crainte?... Les changements de cap réservent tant de surprises. Elle tourna le dos aux oiseaux et d'une rame repoussa le quai de fortune. Elle manoeuvrait sans peine, profitant d'une force nouvelle. En direction des terres plus hautes, elle ramait depuis un bon moment lorsqu'elle vit des flammes s'échapper de la porte d'une maison ... qui avait été la leur. Faisant dos au spectacle et fidèle à lui-même, Samson dit:

«Si j'avais mes agrès de pêche, j'en lancerais une. C'est la meilleure heure.»

Elle sourit, pas le moins du monde agacé par l'humour de cet homme écrasé à l'arrière de la barque. Indifférente.

Elle ramait sur une eau qui demain se serait retirée puisqu'un bon vent venait de se lever. Ça, elle le savait d'expérience. Comme elle savait, à observer cet homme là-bas, que sa forteresse à elle s'était écroulée, que sa rancœur s'était envolée comme des feuilles roussies balayées par le vent. Mais elle savait surtout qu'elle n'était plus la femme de Samson Martel.

C'EST POUR CE SOIR

Un rejeton du diable secoue désespérément le seau qui l'emprisonne, mais le couvercle est retenu par le pied d'un homme qui met toute sa détermination dans sa grosse bottine. Le genou replié, le coude sur sa cuisse, il attend la dernière convulsion. Sa tête de bourreau repose sur son poing refermé et les secousses ne semblent pas l'émouvoir. Peu à peu, elles diminuent de violence, les clapotis se meurent ... et enfin c'est presque le silence. On n'entend plus qu'une musique sautillante de l'appartement voisin, un "reel" joué à l'accordéon.

L'homme garde la pose un moment, puis se redresse et retire son pied. Alors, son regard figé de stupeur rencontre sans les voir une multitude d'hommes à casquette.

Comment a-t-il pu faire une chose pareille? Les yeux de retour sur le seau, il décrit en marchant un grand cercle tout autour. Une impression de "déjà vécu" traverse son esprit; cette ronde lui en rappelle une autre ... mais l'image a fui aussi promptement qu'elle avait surgi, comme un ver agile venu un instant à la lumière puis aussitôt retourné à ses labyrinthes. Il gratte le terreau de sa mémoire, mais en vain. Il renonce, pour s'approcher finalement du seau, en soulever le couvercle. Comme il se penche sur son contenu, un petit objet venu on ne sait d'où fait un plongeon. Au même instant, la sonnerie du téléphone se fait entendre, il referme vite le seau. Alors, il aperçoit ses yeux ahuris et sa silhouette, réfléchis

dans chacun des miroirs alignés de part et d'autre de l'atelier: autant de frères qui découvrent leur cruauté.

C'est qu'il n'a pas pu, comme les autres fois, se rouler en boule et attendre que ça passe. D'abord, la noirceur a tombé tellement drue sur sa route, et puis toutes ces ampoules qui n'en finissaient plus de s'allumer aux corniches des maisons ... comme autant d'ongles qui égratignent un tableau noir, elles l'ont fait grincer du cœur.

Pourtant, la journée avait si bien commencé.

Pour une fois, Simon avait dormi en paix, son tourment assoupi quelque part et sa nouvelle blonde agglutinée contre lui. Il avait neigé pendant la nuit et lorsqu'il a mis le nez dehors, son cœur était serein comme la campagne quand le soleil l'éclabousse au lendemain d'une tempête. Avec des gestes lents, il a dégagé l'entrée, s'arrêtant à plusieurs reprises pour jouir du tableau. Dans sa rue, tous les terrains d'en face étaient vacants et encore garnis de sapins. La neige qui alourdissait leurs branches créait un décor de carte de Noël, et avec ce soleil, on ne pouvait espérer mieux pour un 24 décembre. Son voisin l'a salué de la main en montant dans sa voiture; c'était bien peu, mais suffisant pour que l'optimisme gagne Simon tout à fait. Il s'est mis à siffler la mélodie "country" dont il raffole. Il ne faudrait pas oublier de passer prendre la tourtière, et puis de la bière. Le plaisir de son vieux frère Tom ne venait pas sans une caisse de Molson; quant à Thérèse ... (le soleil s'est voilé une première fois) eh! bien, peut-être sa sœur allait-elle venir faire un tour finalement. Alors il ouvrirait la précieuse boîte de foie de canard, achetée spécialement pour elle deux années plus tôt.

En installant une à une les grandes vitres aux parois de sa remorque, il a réalisé qu'il n'avait exercé aucun métier aussi longtemps que celui de vitrier. Affaire de hasard bien plus que de choix, car pour dire le vrai il en savait peu sur ses goûts; il gagnait sa croûte, un point c'est tout. Par contre, il avait toujours su que s'enfoncer dans les bois comme son père et en sortir seulement pour se saouler la gueule: ça non!

Il avait ce jour-là des vitrines à remplacer à la devanture d'un grand magasin; les dénonciateurs du "système pourri" vandalisaient allègrement pendant la période des Fêtes, ce qui l'aidait beaucoup à payer son loyer. Fallait-il les blâmer quand la saison était justement à l'allégresse?

Dans le centre commercial, les airs traditionnels se sont succédé tout le temps que Simon colmatait ses vitres. Des histoires d'anges, de clochettes et de tambours qui ne lui plaisaient pas du tout. Sous l'éclairage artificiel, sa joie, qui s'était épanouie au soleil, a terni lentement. Aussitôt son travail achevé, il s'est empressé de rentrer au Village pour acheter bière et tourtière, et s'engager enfin dans la route tortueuse et déserte qui menait à la Rivière Noire. Il voulait lever ses collets avant la tombée du jour. Mais comme il rangeait son camion le long du chemin, Thérèse a repris toute la place dans ses pensées ... (sitôt le ciel s'est obscurci) et les lièvres sont devenus secondaires.

Lui et sa sœur s'étaient rarement rencontrés au cours des dernières années, et toujours à la requête de Simon qui, alors, traversait la Kabir-Kouba et se rendait chez elle à Loretteville. De toute évidence, un poison sournois avait rongé peu à peu leurs liens, et d'une fois à l'autre il sentait sa sœur s'éloigner de lui toujours

davantage. Il en souffrait atrocement. Pendant qu'il cherchait une explication, Simon observait une légère courbe devenir vallon dans le vaste champ enneigé. La veille encore, sa surface était plane comme un lit bien fait, mais depuis, le vent avait joué dans les draps. Devait-il laisser au souffle du hasard le soin de combler ce qui menaçait de devenir un fossé infranchissable entre Thérèse et lui? Non, il allait tout de suite traverser la rivière et savoir au moins si elle viendrait ce soir.

C'est une fois dans les rues de Loretteville que le malaise s'est emparé de lui, a envahi brusquement sa poitrine comme un sac gonflable dans une voiture sous impact. Son sang voyageait mal. À distance, il se sentait le courage nécessaire mais à mesure qu'il approchait de Thérèse, il perdait ses moyens. Il en était venu à préparer ses phrases à l'avance: les salutations et puis la quête des nouvelles (santé, travail, famille); quand parfois elle lui en demandait à son tour, il donnait des siennes sans plus s'ouvrir sur son intimité qu'elle ne l'avait fait elle-même. Mais il n'abordait plus avec elle les sujets d'actualité, il ne se sentait plus à la hauteur depuis longtemps.

Quand le carillon de la porte a retenti, il a failli déguerpir. Mais dans la grande baie vitrée du salon, il a aperçu Camille qui le regardait sans cligner des paupières; il n'a plus bougé en espérant que Thérèse soit sortie. Puis la porte s'est ouverte.

Il pouvait entrer. Non, il ne dérangeait pas. Quelques minutes? Quelques minutes. Thérèse a reculé pour libérer le tapis, puis est demeurée un peu à l'écart plutôt que de s'approcher pour l'embrasser. Les derniers baisers dataient, et les accolades étaient abolies depuis des lunes. En enlevant son manteau et sa

casquette, il a osé chercher son regard; elle a plutôt fixé l'oreille de Simon. En silence, il a retiré ses bottines et l'a suivie dans son bureau. Chez Thérèse, on ne passait pas au salon; la pièce ne semblait servir qu'à Camille, la sultane adorée qui tout ce temps suivait du regard les mouvements de Simon.

L'écran de l'ordinateur était allumé et l'imprimante fonctionnait. Des dossiers, des piles de livres et de papiers encombraient toute sa table de travail. Elle s'est installée derrière, dans son fauteuil, après avoir libéré une chaise pour le visiteur. Il allait lui faire face ... au sens propre.

Depuis les trois mots de la porte, elle n'avait pas ouvert la bouche. Mais elle avait un vague sourire qui flottait ... sans objet. Et c'était, il faut bien l'admettre, quelque chose de tout à fait convenable en présence d'un semblable. Ainsi, tout en conservant une certaine élégance dans les rapports, elle n'allait pas jusqu'à les entretenir; Simon s'en chargeait qui toujours traversait le pont.

Mentalement et en fixant l'imprimante, il a consulté sa liste. La santé, on commençait toujours avec ça. Elle allait bien. L'estomac brûlait-il? «Parfois», a-t-elle répondu en tapant du crayon sur un dossier, puis elle a martelé quelques touches au clavier de l'ordinateur. L'agacement était palpable, Simon avait intérêt à passer au point deux. À ce rythme, n'aurait-il pas mieux fait de rester sur le tapis de la porte? Mais pourquoi était-il désolé à l'idée d'en finir plus vite quand il se sentait si mal? Des filets de sueur lui coulaient le long des flancs et pourtant il avait froid. Si froid dans cette maison qui ne dégagait aucune odeur particulière - surtout pas d'arôme de cuisine - et où on n'entendait jamais de musique. Puis Thérèse a abandonné le clavier au profit d'un petit presse-papier en bronze.

C'était un chat endormi, la queue ramenée autour de lui, et qu'elle glissait avec application entre ses doigts. Simon le lui avait offert plusieurs années auparavant pour ses "belles études". Elle vivait encore avec lui sur la réserve à cette époque-là.

Respectant l'ordre de la liste, il l'a interrogée sur sa collaboration avec un journal de Toronto. En tant qu'experte, elle avait été invitée à fournir son point de vue sur le phénomène du suicide chez les jeunes des nations autochtones; sa contribution était d'autant plus attendue qu'elle jouissait d'un point de vue privilégié, elle-même issue de cette communauté. À cela, Simon a ajouté que non seulement elle en était issue, mais qu'elle s'en était échappée farouchement. Sur quoi, Thérèse a abandonné brusquement le presse-papier pour aller à l'imprimante qui avait fini de radoter. Elle possédait une double formation: sociologie et psychologie, ce qui l'amenait à collaborer à plusieurs revues et quotidiens. Simon qui l'observait détachant le papier a été saisi une fois de plus à la pensée que le temps de sa sœur était infiniment précieux, aussi est-il vite passé au point trois.

Le fils de Thérèse qui poursuivait des études en États-Unis ne viendrait pas à Noël. Oui, son mari était bien remis de ses pontages; il avait d'ailleurs pris la route quelques jours auparavant pour Montréal. Elle comptait le rejoindre, lui et les siens, dès ce soir ... si elle arrivait bien sûr à mettre un point final à un texte promis pour aujourd'hui.

L'information était tombée négligemment alors qu'elle brochait la liasse de feuilles. Simon la tenait sa réponse: elle n'allait pas venir avec son mari réveillonner chez lui. Thérèse n'accordait pas plus d'intérêt à ses invitations

qu'aux bandes perforées qu'elle venait de détacher de part de d'autre de son document. Il recevait le coup, une fois de plus. Dans sa poitrine, le "sac" était gonflé à bloc. Comme à la recherche d'un peu d'air et de courage, il a bondi de sa chaise dans un élan vers elle ... et puis des mots ont jailli, malgré lui.

«Mais ... est-ce que je dois renoncer à toi pour toujours?»

Restée muette un moment, Thérèse a répliqué: «Comment as-tu pu croire que je t'appartenais?» De ses yeux, de son sourire étrange, un filet de mépris coulait vers Simon.

Il n'a pas pu répondre, jamais il n'avait pensé à eux avec des mots pareils. Et comme toujours, sa sœur avait une bonne longueur d'avance dans l'analyse de leurs rapports. Elle soutenait son regard avec toute l'assurance acquise au fil de ses études, quand il a balbutié:

«Mais on a partagé tant de choses, notre mère nous a ...

- Notre mère nous a fait partager son utérus en même temps, jamais sa tendresse. Pendant les mois de sa maladie, elle ne réclamait que toi. Maintenant qu'elle est morte, tu attends de moi que je comble le grand vide? Eh! bien, puise plutôt dans tes réserves.»

Après quoi, Thérèse s'est retournée vers la fenêtre, abandonnant Simon à sa stupéfaction.

C'était sa faute, il ne fallait pas la brusquer, jamais elle ne lui avait parlé sur ce ton. Tous ses souvenirs s'embrouillaient, il ne comprenait pas l'amertume de sa jumelle, n'en voyait pas les raisons. Tout à coup, leur enfance - pourtant commune - ne semblait plus renvoyer à la même réalité. Comme si, après avoir

visionné un même film avec elle, Simon n'avait pas du tout compris la même histoire. Il s'est rapproché d'elle.

«Écoute Thérèse, tout ça c'est le passé. Tu ne peux pas me balayer comme une poussière. L'idée de ne plus te voir ... ça me déchire, tu comprends ...

- Bien va faire soigner ta plaie par ta blonde. Tu dois en avoir une nouvelle, toi qui lèves les femmes comme du gibier.»

Il a mis quelques secondes avant de réaliser qu'elle le jetait à la porte, carrément.

Son cœur battait à un rythme fou pendant qu'il attachait ses bottines. Il est sorti, le manteau sur le bras, mais pas assez vite pour empêcher Camille de lui passer entre les jambes. Comme il allait monter dans son camion, la chatte a sauté sur le muret de pierre qui longeait l'allée: elle était aussi immaculée que la neige qui lui servait d'écrin. À ce moment précis, il a éprouvé un besoin impérieux de faire mal, mais alors très mal à Thérèse. L'occasion s'offrait sur quatre pattes, et elle était infiniment belle. Somptueuse même, la persane blanche!

Mais c'est seulement maintenant, devant le seau de métal, qu'il parvient à décomposer la scène. Pendant qu'il traversait le pont menant au Village, que Camille miaulait dans le coffre à outils derrière lui, il ne pensait à rien. Il souffrait: plus jamais il ne traverserait la Kabir-Kouba pour aller voir Thérèse. Sur le coin d'une rue, il s'est arrêté, livrant le passage à deux enfants qui se tenaient par la main. Il a eu du mal à repartir tant ces petits l'ont ramené loin derrière, alors qu'avec Thérèse, il marchait jusqu'à l'école, la protégeant, la

consolant aussi les jours où leur père faisait un séjour parmi eux. Tristes séjours où l'homme avait une fois tellement bu qu'il était tombé comme une poche de sable depuis la galerie du deuxième étage. Thérèse et Simon s'étaient approchés de lui, terrifiés. Était-il mort? Allait-il se redresser dans une colère toujours à redouter? Serrés l'un contre l'autre, ils avaient décrit autour de l'homme ivre mort un grand cercle. Puis Simon s'était emparé de la main de Thérèse pour la soustraire au spectacle, et pour fuir en direction de l'école.

Un carillon de porte vient de retentir à côté, jetant quelques notes discordantes dans l'air d'accordéon. Simon frotte vigoureusement son visage de ses mains, respire à fond, et va chercher dans un tiroir de l'établis un objet qu'il glisse dans la poche de son pantalon. Il jette un dernier coup d'œil au seau, puis traverse chez lui, une caisse de bière à la main, une carton de pâtisserie sous le bras.

Installé sur le canapé, son frère est déjà là qui attend sa bière, tandis que sa blonde vient l'accueillir. Elle minaude un peu en disant qu'il rentre donc tard ce soir, pour un 24 décembre. Comme elle esquisse un geste pour retirer la roulette de vitrier dessus l'oreille de son ami:

«Mais ... tu l'as laissée où? C'est tout juste pour ne pas dormir avec d'habitude.»

Elle peut rester où elle est, ça n'a plus d'importance, car il en a assez de ce métier. Oui! après les Fêtes, il va se débarrasser des vitres, des miroirs, trouver autre chose.

Sa blonde fait un saut à la cuisine, et revient avec une bouteille de vin; c'est Noël après tout. Et Simon s'installe entre elle et le vieux Tom qui raconte avoir téléphoné à Thérèse pour faire ses vœux: elle est démolie, ne trouve plus Camille. Sur quoi, Simon resté de glace tend d'abord une bière à son frère. Puis, parmi les quelques cassettes jetées pêle-mêle sur la table basse devant lui, il en choisit une qu'il insère dans un petit appareil portatif. Prenant le relais des "reels" et de l'accordéon au programme du poste de radio, un violon fait entendre sa mélodie plaintive sur laquelle glisse bientôt une voix de femme:

"Ris de moi, mais surtout ne ris pas de mon cœur. Car lui aussi a besoin du bonheur ... "¹

Simon joint sa voix à celle de la chanteuse en sortant de sa poche une petite boîte: c'est un foie de canard en conserve... et c'est pour ce soir!

¹. Paroles extraites d'une chanson de Marcel Martel, chanteur "country".

ESSAI

LA PORTÉE DES VOIX ASSOURDIES

Ayant exploré, dans le cadre de mes nouvelles, divers modes de repli sur soi ou d'isolement, c'est sur le personnage engagé malgré lui dans ce processus que je me pencherai ici. Pour avoir éprouvé de grandes difficultés à lui donner forme et substance, il est plus que jamais au cœur de mes préoccupations d'aspirante-écrivaine. Parmi l'infinité des choix formels favorisant chez le lecteur une appréhension sensible de ce type de personnage, n'y en aurait-il pas de plus efficaces? Par ailleurs, n'est-il pas fascinant de constater que l'instance la plus présente, la plus fulgurante dans une fiction est parfois celle qui prend le moins souvent la parole? Bien sûr, je fais ici abstraction de la forme subjective entre toutes et dite "monologue intérieur"², où la narration se trouve assumée dans sa totalité par le personnage lui-même, lequel nous entraîne dans ses recoins les plus intimes. Par contre, dans les récits pris en charge par un narrateur omniscient, le personnage se trouve en quelque sorte mis à distance. Pour mieux observer le phénomène, j'ai retenu deux nouvelles. La première s'intitule *L'Étranger*³ de Katherine Mansfield, et la seconde *Jouer avec un chat*⁴ de Monique Proulx. C'est consciemment que j'ai choisi des textes éloignés dans l'espace et dans le temps. Même réduit, ce corpus exclut d'entrée de jeu tout parallèle, toute

² . Une forme que Gérard Genette juge «malencontreusement baptisé [...] et qu'il vaudrait mieux nommer *discours immédiat*: puisque l'essentiel, comme il n'a pas échappé à Joyce, n'est pas qu'il soit intérieur, mais qu'il soit d'emblée, [...] émancipé de tout patronage narratif». *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p. 193.

³ K. Mansfield, *L'Étranger*, tiré de *La Garden Party*, tiré de *Katherine Mansfield*, Paris, Stock, Coll. Noms Propres, 1992, pp. 365-378. Dorénavant, dans ce travail, les citations tirées de cet ouvrage seront immédiatement suivies dans le texte d'une référence à la page et à la ligne.

⁴ . M. Proulx, *Jouer avec un chat*, tiré des *Aurores montréalaises*, Montréal, Boréal, 1996, pp. 23-38. Dorénavant, dans ce travail, les citations tirées de cet ouvrage seront immédiatement suivies dans le texte d'une référence à la page.

ressemblance qui risquerait d'être plutôt le fait d'une époque ou d'une culture. Par contre, chacune des nouvelles met en scène un personnage caractérisé par une impossibilité de franchir allègrement le pont jusqu'à l'autre, tant aimé.

Avant de faire appel à des notions théoriques, une portrait sommaire de chacun des personnages ciblés, tels qu'ils se sont imposés dès la deuxième lecture, constitue le point de départ de l'exercice. Le découpage des textes, auquel j'ai procédé ensuite, a permis de dégager les moyens narratifs privilégiés par l'instance narratrice pour que surgissent la figure de John Hammond dans *L'Étranger*, tout comme celle de Pierrot dans *Jouer avec un chat*. Une prédilection pour ce qu'il est convenu d'appeler le "style indirect libre" est alors apparue dans la nouvelle de Mansfield, tandis que Monique Proulx glisse d'un foyer de perception à l'autre, donnant parfois l'illusion de fondre les discours. Il importe de signaler que j'ai eu d'abord recours ici à la distinction établie par Gérard Genette⁵ entre les trois états du discours (prononcé ou "intérieur") du personnage: *narrativisé*, *transposé* au style indirect ou *rapporé*. Mais, auparavant, on se souviendra que le narratologue classe les problèmes du récit en trois catégories: l'ordre (ou le temps), la voix et le mode. Dans les deux nouvelles de mon corpus, le temps du récit ne fait subir aucune distorsion au temps de l'histoire; en effet, récit et histoire sont ici dans un rapport signifiant/signifié. Par ailleurs, la voix qui prend en charge chacun des récits reste la même jusqu'à la fin. Il n'y a donc rien à signaler sur les plans de l'ordre et de la voix. Les particularités de ces textes relèvent plutôt du mode, en tant que principe

⁵. G. Genette, *op. cit.*, pp. 191-193.

de restriction de l'information. Aussi, les notions théoriques pertinentes sont donc celles de distance narrative et de perspective, cette dernière s'apparentant à celle de focalisation. De plus, si l'on s'accorde pour attribuer au personnage une vision plus subjective et, par conséquent, plus restreinte de la scène, que celle du narrateur de type omniscient (parfois aussi appelé narrateur-Dieu) dont le regard peut embrasser justement tous les tableaux, il devient utile, si on veut "saisir" ce personnage, de pouvoir reconnaître les traces de la subjectivité (explicites et implicites), telles qu'identifiées par les linguistes du discours. Aussi, leurs repères, et plus particulièrement ceux fournis par Catherine Kerbrat-Orecchioni⁶, seront-ils précieux pour percevoir les déplacements, du point de vue du narrateur à celui du personnage qui nous intéresse, et vice-versa.

Je vais donc procéder aux analyses de *L'Étranger* et de *Jouer avec un chat*, l'objectif premier étant de cibler le ou les moyens narratifs privilégiés pour donner forme et substance au personnage; l'objectif ultime étant la mise en relation, si possible, de la nature particulière de ce personnage (une abstraction), du portrait réalisé par le narrateur (grâce aux signes concrets de la langue) et de l'histoire racontée. En d'autres mots, il s'agira de lier trois éléments: le personnage, les procédés qui le livrent et le sens global du récit. Au terme de la démarche, des rapprochements seront peut-être envisageables, qui viendront fertiliser mon propre travail.

⁶. C. Kerbrat-Orecchioni, *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1988 [1980], Coll. "Linguistique", pp. 70-95.

Mr. John Hammond est un homme follement amoureux malgré un assez long ménage et il est prêt à souffrir d'innombrables contrariétés pour le bon plaisir de sa femme. Sa vie et son bonheur semblent dépendre essentiellement de la présence de Janey, aussi vit-il dans l'anxiété malade de retrouver cet objet précieux dont il a été séparé pendant dix mois. Ce portrait brossé à grands coups peut sembler réducteur; nous verrons si l'analyse confirme cette première impression. Mais, d'abord, examinons les procédés narratifs grâce auxquels ce personnage nous est livré. Il y en a trois. Le narrateur décrit John Hammond d'une certaine manière, il rapporte fidèlement des paroles de lui, mais aussi il introduit assez "librement" dans son propre discours narratif des propos dont seul son personnage peut être la source. Description, discours direct et discours indirect libre: voilà par conséquent les trois principales étapes d'analyse de cette nouvelle.

Le deuxième paragraphe de la nouvelle fournit une description assez traditionnelle de Mr. Hammond: l'âge, la prestance et la condition sociale rendue évidente par le vêtement. C'est en faisant appel à une double métaphore que l'auteur trompe la banalité descriptive tout en inscrivant dès le départ un certain dérèglement du personnage. Ainsi, «*il semblait tenir à la fois le rôle du chien et du berger*» (KM, p. 365, lignes 17-18). Et, de fait, le déroulement de l'histoire illustrera l'attachement et la fidélité touchante de John Hammond pour sa femme, en même temps que son emprise bien relative sur elle. Comme parfois le berger, il n'aura pas pu, malgré des soins empressés, empêcher le loup de s'introduire entre lui et sa brebis.

La description comme telle reprend pour caractériser le regard, impatient certes, mais qui révèle aussi un homme oscillant entre l'insécurité et la confiance: «*ce regard (...) si inquiet et pourtant si amical et si confiant*» (KM, 366, 3-4). Nous verrons ensuite la foule du quai par le biais de ce même regard qui «*s'adressait à tout le monde*» et «*allait même chercher ces vieux bonshommes ...*». La narratrice décrit ensuite un petit manège que Mr. Hammond reprend sous nos yeux, mais «*pour la vingtième, la cinquantième, la centième fois*» (KM, 366, 21-22), et en refermant brusquement le boîtier de sa montre, il émet un son U «*bizarre, presque un coup de sifflet*». Et c'est le départ d'une série de précisions qui accusent une perte momentanée mais répétée du contrôle de la voix. Pour s'adresser à son voisin, Mr. Hammond «*cria*» sans nécessité; plus loin, un «*Holà!*» qualifié de «*bruyant et bizarre*» (KM, 368, 23-24) fut lancé vers le navire, suivi d'un éclat de rire sans fondement et de «*quelque chose d'inintelligible*». Pour faire encore porter par sa voix l'émotion du personnage, Mansfield associe deux mots en une formule sublime de nuance: «*Il gémit de tendresse*» (KM, 372, 28). Non seulement l'expression est-elle souvent utilisée pour décrire le plaisir sexuel, mais, ici, l'idée d'une souffrance vient se superposer à l'amour, et l'homme se laisse entrevoir dans la complexité de son sentiment. Il aura suffi de quatre mots. Le verbe gémir sera repris à la toute fin pour suggérer encore la plainte dans la voix qui interroge, qui implore: «*Mais pourquoi toi ... Pourquoi toi? gémit H.*» (KM, 377, 12). Nous comprendrons plus loin le motif de sa douleur. Pour nous faire voir la nervosité du personnage, la narratrice en décrit pour nous «*la formidable agitation*». L'effet entraîné par de simples égards portés

à une enfant de la foule traduira pour le lecteur le désordre émotif de John Hammond: «*La tenir, l'empêcher de chanceler lui fut un soulagement incroyable, lui allégea le cœur*» (KM, 367, 26-27). Grâce choix judicieux des verbes d'action, l'impatience grandit sous nos yeux pour atteindre une violence contenue:

il s'élançait - trépignait - vida tous les cigares - fourra de nouveau l'étui (puis après une brève accalmie) se leva vivement - empoigna son chapeau - sonna vigoureusement - arrachait ses gants - arrachait son écharpe - jeta son manteau

La démarche descriptive révèle aussi l'évolution des états d'âme. Mr. Hammond, soulevé au départ par le bonheur imminent de revoir sa femme, déverse sur la foule qui l'entoure le trop plein de son exaltation: «*il en était tout attendri à leur égard*» (KM, 366, 9). Sa figure «*s'allongea*» (KM, 370, 21) à l'obligation exprimée par Janey de faire ses derniers adieux à ses compagnons de voyage. La souplesse du mari, pourtant éprouvé par la longue attente, se lit dans la concession aussitôt faite. La narratrice nous fait ensuite pénétrer plus avant dans le sentiment du personnage auquel elle attribue «*un bonheur exquis*» (KM, 371, 11) dans le simple fait de marcher dans les pas de sa femme vers la cabine. Inévitablement, la métaphore du chien surgit à l'esprit du lecteur sans pour autant teinter de pitoyable le sentiment du mari. C'est justement une des nombreuses subtilités d'écriture de Mansfield d'avoir su traduire pour nous cette dépendance - savourée - à laquelle l'amour a réduit Mr. Hammond, mais sans toutefois se rendre jusqu'à la caricature, ni non plus porter de jugement sur la victime. Plutôt nous la faire voir dans toute sa complexité et son humanité.

Habile à peindre l'état d'âme de son personnage principal, la narratrice souligne le résultat que produit chez lui l'hésitation de Janey à l'embrasser: «*Brusquement, il se sentit accablé d'une fatigue horrible*» (KM, 376, 8). Il ne tient plus qu'à un fil, ou plutôt à la solidité d'un fauteuil quand Janey lui apprend qu'un homme est mort la veille dans ses bras. Dans le passage qui suit, l'infinie fragilité du personnage nous est montrée (KM, 376, 33-36). Déchiré par les révélations de sa femme, l'homme est résolu à enfouir sa souffrance: «*il fut obligé de cacher son visage*» (KM, 378, 18).

L'inventaire complet des passages véritablement descriptifs nous a déjà appris beaucoup. Penchons-nous maintenant sur le «discours direct», car même restreint, il nous faut, dans un esprit de rigueur, témoigner de son contenu pour ce qu'il révèle du personnage.

Le narrateur *rapporte* des paroles où, là aussi, l'agitation de John Hammond est perceptible. Par ailleurs, trois requêtes sont exprimées à haute voix.

Pour l'amour de Dieu, partons pour l'hôtel pour être seuls enfin. (KM, 372, 32)

Dis-moi que tu est vraiment heureuse d'être de retour, Janey. (KM, 375, 18)

Embrasse-moi, Janey! Embrasse-moi, toi! (KM, 376, 1, c'est moi qui souligne)

Ces portions d'un discours rapporté directement témoignent des tentatives ouvertes du personnage pour rejoindre sa femme. Or, John Hammond tient envers lui-même des propos autrement plus vifs; il se révèle en effet bien davantage dans les portions de "discours indirect libre". Par ce procédé narratif récurrent dans la nouvelle, le portrait du personnage gagne en précision et en

nuance. Mettons-nous à l'écoute, entre les multiples changements de la focalisation, des propos étouffés de Hammond. Mais, voyons avant tout comment s'effectuent ces glissements d'un foyer de perception à un autre.

Un premier est à signaler dans l'extrait suivant, où il ne s'agit justement pas d'un changement de la voix, mais plutôt de la perception:

On aurait dit qu'il était le chef de la petite troupe sur le quai et qu'en même temps il l'empêchait de se disperser. Il semblait tenir à la fois le rôle du chien et du berger.

Mais quel idiot, quel idiot il avait été de n'avoir pas apporté de jumelles! Parmi tous ces gens pas une paire de jumelles! (KM, 365, 16-20, c'est moi qui souligne.)

Au départ, Mr. Hammond est perçu et décrit par un narrateur de type omniscient, celui à qui on accorde une vision plus large, voire plus objective des faits. Mais ensuite, c'est le personnage lui-même, devenu à son tour foyer de perception, qui se traite d'idiot pour avoir oublié les jumelles; l'objet focalisé est devenu sujet focalisateur, sans toutefois prendre la narration à son compte. Ce serait plutôt le narrateur qui prête sa voix au personnage. En effet, le «discours» intérieur de Mr. Hammond est livré indirectement et librement par l'instance narratrice, d'ailleurs unique, qui assume le récit. Et ce qui permet d'affirmer qu'un glissement de focalisation s'est opéré, c'est le caractère émotionnel du commentaire, dont le narrateur, tel qu'il est mis en place dans ce récit, ne saurait être la source⁷. La charge émotive est d'ailleurs accusée par les points

⁷. D'innombrables récits de la littérature sont pris en charge par des narrateurs qui, loin de rester hors de l'histoire, s'y attribuent en plus le rôle de personnage; Gérard Genette les qualifie de narrateurs intra-diégétiques. Mais il y a aussi ces cas où, sans s'intégrer à la diégèse, le narrateur "omniscient" (ou narrateur-Dieu) attire ouvertement l'attention sur lui (sur sa situation d'énonciateur) en commentant les événements de l'histoire avec une charge émotive qui accroche le lecteur, peut-être justement parce qu'elle sied mal à la figure classique du narrateur. Citons, à titre d'exemple, une fiction récente de Nancy Huston, comme *L'Empreinte de l'ange*. Ces

d'exclamation. Très souvent, la ponctuation constitue le signe d'un changement de la perspective dans les récits, si nous admettons avec plusieurs linguistes - Émile Benveniste⁸ et Catherine Kerbrat-Orecchioni principalement - que les points d'exclamation et d'interrogation constituent des traces implicites de la subjectivité⁹. Ces indices permettent de distinguer la voix du personnage derrière celle du narrateur. L'analyse des discours étant une lunette d'approche qui en vaut bien d'autres et dont les mérites ne sont plus à démontrer, je m'appuie sur les distinctions qu'elle a établies. Toutefois, je ne perds pas de vue que tout cet édifice de classification constitue une hypothèse ... commode, mais une hypothèse; de fait, la langue ne se transmet pas toute classée de la sorte. Revenons donc bien vite au texte sans lequel ces outils ne méritent pas d'être affûtés.

Plusieurs cris du cœur se font entendre, toujours quelque peu assourdis par le recours au "style indirect libre". En voici quelques-uns exprimant tour à tour le soulagement, la gratitude et le déchirement.

Bon Dieu, c'était vrai! Enfin! (KM, 367, 37)

Encore un instant et - merci, mon Dieu, merci! - ce fut elle. C'était Janey.

C'était Mrs. Hammond, oui, oui, oui ... (KM, 368, 30-31)

Ah! mon Dieu, ce qu'elle disait là! Ce qu'elle lui faisait à lui! Cette chose-là le tuerait! Et tout le temps elle continuait à parler (KM, 377, 7-8)

considérations ne s'appliquent pas, bien entendu, aux narrations de type "monologue intérieur", autrement qualifiés de récits au "je".

⁸ . E. Benveniste, «De la subjectivité dans le langage», *Problèmes de linguistique générale, I*, Paris, Gallimard, 1966, pp. 258-266.

⁹ . Ces traces sont désignées sous le terme de "subjectivèmes" par Kerbrat-Orecchioni. Les distinctions sont établies dans le deuxième chapitre de l'ouvrage déjà cité.

Dans l'extrait qui va suivre, le discours intérieur se poursuit, mais surtout il commence à dessiner les rapports de ce couple et à nuancer le sentiment de John Hammond.

Il se pencha sur elle, elle leva les yeux avec son demi-sourire coutumier. Elle était restée la même. Pas changée du tout. Telle qu'il l'avait toujours connue. Elle posa sa petite main sur la manche de son mari. «Comment vont les enfants, John?» demanda-t-elle. (Au diable les enfants!) «Parfaitement bien. Ils ne se sont jamais si bien portés ...» (KM, 370, 10-15, c'est moi qui souligne)

Le premier passage souligné (le trait mettant en évidence le changement de perspective dans le récit) est un constat de Hammond où son attendrissement est évident. Une phrase suit qui *décrit* le geste de l'épouse, et une autre *rapporte* directement sa question. Or, la véritable réaction du mari relève encore une fois du "style indirect libre". Cette boutade (*Au diable les enfants!*), mise entre parenthèses dans le texte, fait d'ailleurs contraste avec le discours prononcé et rapporté directement. L'expression de l'impatience devant cette évocation des enfants, voilà un premier discours étouffé pour laisser plutôt place au compte-rendu attendu par la mère, car avant l'épouse, il devient évident que c'est la mère qui accueille John Hammond. Des boutades, il en étouffera bien d'autres, épargnant toujours ainsi sa femme, lui concédant un délai additionnel. C'est d'ailleurs dans les séquences de discours indirect libre que sont fournies au lecteur les émotions secrètes du personnage. Le culte qu'il voue à Janey s'en dégage aussi, et l'attendrissement qu'il engendre n'empêche pas le mari d'être profondément secoué par l'attente. L'examen des réflexions intimes du Mr. Hammond, telles que révélées dans ces passages, met en lumière d'abord une alternance de l'impatience et de l'attendrissement à la seule pensée de revoir sa

femme; ensuite l'apparition de Janey donne lieu à des explosions de joie qui s'éteignent dans la résignation devant l'attente encore imposée; à partir du moment où le mari est enfin assis dans la cabine, son impatience récurrente alterne avec l'idée angoissante d'une maladie possible de sa femme. Lorsqu'ils font enfin route vers l'hôtel, le discours toujours livré au "style indirect libre" témoigne du ravissement de John Hammond. Un dernier mouvement d'impatience devant les allées et venues du bagagiste fait place à un dialogue véritable où Janey lui échappe encore dans la préoccupation des lettres des enfants. De façon paradoxale, c'est lorsqu'ils sont enfin seuls, et que le mari prend sur lui sa femme que toute sa joie s'évanouit. En effet, alors que Janey est au plus près, la certitude grandit chez Hammond que son *«désir avide»* jamais ne saurait être assouvi. Entre eux, quelque chose gêne, mais quoi? Il s'en prend à la lumière, aux lettres des enfants glissées sous le corsage de Janey et qui se froissent dans l'étreinte. Ce malaise sournois devient souffrance atroce quand il comprend qu'un étranger a reçu de sa femme des égards, une certaine attention toujours espérée pour lui-même sans succès. Janey aurait veillé l'agonie d'un passager réduit à la solitude; pire: il serait *«mort dans ses bras»*.

Tous les sentiments dont nous venons de dresser la liste sont révélés dans les portions de discours transposé au "style indirect libre". En comparaison avec les paroles rapportées au "style direct", ces sentiments pour la plupart sont excessifs, ils forment une masse imposante, et ils contredisent souvent les paroles prononcées. La réflexion intime à laquelle le lecteur a accès grâce à ce procédé se donne les allures vives et spontanées du discours direct. Inversement, la fougue

des propos du personnage se trouve contenue par leur transposition en "style indirect libre"; un peu comme si la forme tenait la bride bien serrée au cou de John Hammond. Nous irions jusqu'à dire que le procédé confère au personnage même une retenue qui, en définitive, le caractérise tout à fait si on songe au choc et à la douleur qu'il camoufle à la fin, et si on ajoute à cela une réalité sur laquelle le texte n'appuie pas trop, mais qui nous saute aux yeux après coup. Ce qu'il a fallu de résignation à un homme tel que lui pour accepter une séparation de dix mois! Mr. Hammond se plie docilement aux désirs de Janey, mais sa réaction véritable est toute logée dans les passages au "style indirect libre".

Il ne faudrait surtout pas oublier que la tension ménagée par la nouvelle se résout elle aussi dans une phrase *transposée* indirectement. En effet, la double urgence de Mr. Hammond - à savoir le désir de se retrouver seul avec sa femme et la quête désespérée d'un gage de son amour - trouve une première forme d'opposition dans des obstacles de diverses natures, mais surtout cette urgence se bute au «*calme absolu*» de sa femme. Cette tension admirablement maintenue atteint un point culminant quand Janey, de «*sa petite voix légère*», livre un récit épouvantable au cœur de John Hammond. Or, cette tension, perceptible tout au long de la nouvelle dans les passages précédemment relevés, et qui sévit entre les époux, finit par être absorbée tout entière par le mari chez qui elle accentue la douleur de la révélation, une douleur dont nous prenons justement connaissance en "style indirect libre": «*Gâché leur soirée? Gâché leur solitude à deux? Plus jamais ils ne seraient seuls ensemble*» (KM, 378, 20-21). Étouffée, cette

souffrance nous parvient indirectement, mais nous parvient tout de même. C'est la portée des voix assourdies; nous y reviendrons.

Le Pierrot de *Jouer avec un chat* se présente comme un être savourant la vie à chaque moment, mais plus spécialement ce jour-là de son histoire où il vit dans l'expectative heureuse de revoir sa fille, une fille tourmentée et chevillée au sol aride du quotidien, mais qu'il rêve de libérer et de hisser jusqu'où il a l'habitude, lui, d'évoluer: dans «*la vie légère*», enfin dégagée des contingences et autres poids trop lourds de l'existence. Voilà le sommaire, de la même manière que nous l'avons livré pour *L'Étranger*. Les moyens privilégiés par Monique Proulx pour nous faire voir son personnage ne sont pas tout à fait les mêmes que ceux de Katherine Mansfield, aussi ne faut-il pas trop nous en étonner quand trois quarts de siècle séparent les deux œuvres. Ainsi, n'avons-nous droit à aucune description physique véritable de Pierrot. Le compte-rendu "objectif"¹⁰ de ses mouvements ne nous le livre que sommairement, hormis en un certain lieu que je relèverai en début d'analyse. Les paroles prononcées par «*ce père trop fou pour jouer les garde-fous*» (*LAM*, p.30) ne nous sont rapportées qu'à de rares occasions; toutefois, nous nous y attarderons car elles nous semblent significatives. Nous observerons par ailleurs de très nombreux fragments narratifs qui, tout en restant assumés par le narrateur omniscient, découlent plutôt du regard du personnage¹¹. Ces passages résument sa vision du monde, de sa fille, de la vie.

¹⁰. C'est-à-dire livré du point de vue du narrateur.

¹¹. Ce qui ne signifie pas perdre de vue que le personnage nous est toujours donné à voir par l'instance narratrice. Or, ce premier responsable du récit, assumant narration et focalisation, peut

Et, comme nous l'avons signalé pour la nouvelle de Mansfield, nous détenons la preuve qu'un changement du foyer de la perception s'est opéré vers le personnage lorsque l'objectivité disparaît, car le narrateur, tel que mis en place dans cette nouvelle de Proulx, demeure lui aussi hors de l'histoire. Par conséquent, les différentes marques de la subjectivité méritent, là encore, d'être connues. Dans ce texte de Monique Proulx, même si les indices très explicites que constituent les déictiques¹² sont assez nombreux, ce sont davantage les marques implicites appelées subjectivèmes¹³ qui témoignent le plus souvent des glissements de la focalisation. Sans oublier la présence de verbes conjugués au futur simple qui supposent toujours un sujet "impliqué"¹⁴; en effet, les temps commentatifs¹⁵ ne sauraient être conjugués par un narrateur omniscient comme celui de cette

par moments céder cette dernière fonction à son personnage, grâce au regard duquel le lecteur est conduit à voir autrement peut-être. Ajoutons que cette responsabilité, selon qu'elle est plus ou moins lourde, a des incidences sur la représentation que le lecteur se fera dudit personnage comme du déroulement de l'histoire.

¹² . Les déictiques sont des unités considérées comme subjectives puisqu'elles obligent une prise en considération de la situation d'énonciation, c'est-à-dire qu'elles renvoient à l'instance qui énonce, au lieu ou au moment de cet acte, bref au "moi-ici-maintenant". Les pronoms personnels de 1ère et de 2ème personne, les démonstratifs et les adverbes de lieu (ici, là) appartiennent à cette catégorie.

¹³ . Ces unités renvoient plus implicitement au sujet. Ce sont les termes axiologiques (évaluatifs) qui traduisent un jugement péjoratif ou mélioratif; ce sont également les termes affectifs qui accusent l'engagement émotionnel de l'énonciateur; ce sont par ailleurs les verbes de perception (physique ou mentale).

¹⁴ . La subjectivité peut être envisagée en termes d'attitudes d'énonciation. Elle est indéniable dans les extraits où les verbes sont conjugués au présent de l'indicatif (à distinguer du présent aoriste), au passé composé ou au futur simple; l'implication du sujet est liée à ces temps dits commentatifs. Par contre, elle disparaît dans les extraits où les verbes sont conjugués aux temps narratifs - le passé simple ou le présent aoriste (ou historique) - lesquels supposent une attitude de détachement.

¹⁵ . Les temps dits narratifs, comme le passé simple, sont ceux du narrateur omniscient. Par opposition, les temps dits commentatifs, comme le présent de l'indicatif (à distinguer du présent aoriste ou historique qui origine autant du narrateur, et rejoint les temps narratifs), le futur et le passé composé, sont ceux du personnage ou d'un narrateur intradiégétique. Nous empruntons à

nouvelle. Sans oublier non plus les verbes de perception, physique ou mentale, qui signalent un déplacement; ils introduisent des passages où le narrateur livre le point de vue même de Pierrot. Si j'ai organisé le compte-rendu de mes observations à partir du repérage minutieux de la subjectivité, je tiens à souligner que ces repères n'ont de mérite que celui de conduire méthodiquement au personnage; ajoutons qu'ils permettent aussi de l'appréhender dans sa transformation. L'exercice, une fois complété, livrera un tableau détaillé de Pierrot autant qu'il mettra à jour les procédés formels retenus par le narrateur pour nous le donner à voir.

Dans *Jouer avec un chat*, le personnage principal, s'il rejoint John Hammond dans son expectative heureuse de revoir un être cher, s'en écarte par ailleurs puisque, dans cette attente, «*Pierrot s'assoit et boit une bière [...] il mange, seul comme on est deux, sans manque aucun*» (LAM, p. 24, c'est moi qui souligne). Pierrot ne semble donc à la remorque de personne pour goûter une certaine sérénité, sa solitude s'annonce comme assumée. Parmi les rares descriptions objectives, au sens où l'observation émane du narrateur, cette phrase en est une particulièrement révélatrice du personnage.

Contrairement à John Hammond sur le quai, Pierrot ne se manifeste pas verbalement auprès de ceux qu'il croise dans l'attente. Toutefois, ils sont tous les deux présentés comme projetant sur le monde le trop plein de leur joie. Voyons tout d'abord le contenu des discours rapportés, lesquels s'adressent d'ailleurs toujours à "la Petite". Le narrateur livre un court discours intérieur dès le premier

Harald Weinrich ses distinctions sur le temps dans les textes, telles qu'établies dans le premier chapitre de son ouvrage *Le Temps*, Paris, Seuil, 1973.

paragraphe où le père, seul, s'imagine d'avance au téléphone avec sa fille: «*C'est moi, c'est Pierrot*» (LAM, p. 23). Je dis bien qu'il s'imagine, car lorsque le moment arrive, l'émotion trop forte l'empêche de parler, ce qu'il n'a pas vraiment fait depuis cinq ans. Pour sa fille qui a deviné que c'est lui, il se ressaisit en tentant de faire croire qu'il voulait lui tendre un petit piège: «*Comment sais-tu que ce n'est pas ton amant qui téléphone?*» (LAM, o, 26). Une facette importante du personnage est dévoilée dans ce recours au jeu. De fait, il s'agit là d'un parti qu'il prend souvent pour échapper à tout ce qui le trouble ou l'accable. Plus loin, après une rafale de reproches émis par "la Petite" à son endroit, il propose de l'emmener danser. Et c'est ainsi que tout le discours prononcé et rapporté témoigne de la prédilection de Pierrot pour «*le côté riant de la vie*». On ne s'étonne donc pas du titre de la nouvelle; d'ailleurs, les dernières paroles rapportées expriment le refus de la mort: «*Ce n'est pas possible, dit Pierrot. Encore hier, elle [sa chatte GrosseChose, à l'agonie] était en pleine forme*» (LAM, p. 36). Convenons que le discours rapporté - même restreint - proclame déjà la soif de vivre du personnage.

Ainsi, une description et les rares paroles rapportées ont tracé ce que j'appellerais le contour de Pierrot: sa solitude assumée et sa facilité à jouir de la vie. Voyons maintenant comment cette nouvelle, sans donner longuement la parole au personnage principal, ni en livrer la pensée à la manière des "monologues intérieurs", remplit ce contour.

Sans que n'apparaisse le pronom personnel "je", la subjectivité s'énonce et se reconnaît assez dans le recours à certains adverbes et démonstratifs (déictiques), comme aussi par l'emploi de temps verbaux commentatifs. Et

puisque tous les trois sont parfois réunis dans une même phrase, je relèverai ces occurrences (à l'aide de caractères gras) comme autant de traces explicites du personnage. Dans le premier paragraphe de la nouvelle, le lecteur passe de la perception du narrateur à celle de Pierrot dont le bonheur confiant n'est pas sans rappeler celui de John Hammond (la portion du récit livré du point de vue de Pierrot est soulignée).

*Il marche sous l'escorte du soleil, des femmes lui sourient, il sourit à des enfants, chaque foulée le lance dans une nouvelle aventure peuplée de personnages **passionnants**. Il sera heureux **ici**. Ici, il est au cœur d'un jardin où les gens se cueillent comme des fruits. Tout à l'heure, il a bu des espressos avec un Italien, de la retsina avec un Grec, il a des frères inconnus partout qui ne demandent qu'à pleurer et à rire avec lui. Il marche dans l'amour du genre humain et de Montréal, et quand il porte son **regard** sur l'impressionnante mâture du Stade, il se **sent** protégé et accueilli comme par un clocher de village. La petite habite là, quelque part à proximité du Jardin botanique. Ce soir il lui **téléphoner**a, il entend déjà avec délectation son silence ébahi (LAM, p. 23, c'est moi qui accentue et souligne)*

Un terme axiologique de type mélioratif comme *passionnant* est le premier indice qu'un glissement vient de s'opérer, et tout ce qui suit s'avère plus explicitement subjectif avec l'apparition de l'adverbe *ici*, ajouté au verbe être composé au futur simple. Il n'y a donc pas à se méprendre, car, si les phrases sont toujours à la troisième personne du singulier, le lieu et le temps concernent le personnage devenu sujet focalisateur. Cet "*ici*" n'est pas le lieu d'énonciation du narrateur, mais celui de Pierrot, et ce, même si la voix (au sens genettien) du récit n'a pas changé. J'ai souligné par ailleurs les mots «*regard*» et «*sent*» parce qu'ils constituent eux aussi des traces de subjectivité; nous examinerons plus loin ce que ces manifestations plus implicites du personnage nous apprennent. Dans cet extrait, il faut cependant s'attarder à certains verbes qui, conjugués au futur

simple, supposent bien sûr la projection du sujet, mais surtout son bonheur confiant. J'ai relevé d'autres occurrences dans le texte, qui toutes témoignent de cette disposition particulière de Pierrot.

Il sera heureux ici. (LAM, p. 23)

Ce soir, il lui téléphonera, il entend déjà avec délectation son silence ébahi lorsqu'il dira: C'est moi, c'est Pierrot. (LAM, p. 23)

La Petite ne lui raccrochera pas au nez, sa mère l'a assuré. (LAM, p. 25)

il achète pour la Petite un collier de perles transparentes qui saura alléger, peut-être, la noirceur de ses états d'âme. (LAM, p. 34)

elle comprendra que ce n'est pas tous les jours que la mort [celle de son chat à lui] nous rejoint. Tant mieux s'il la réveille, ils iront déjeuner ensemble, elle le consolera de la mort. (LAM, p. 37, c'est moi qui souligne)

Si l'optimisme du personnage semble indéfectible, des sentiments moins confortables apparaissent dans les interrogations qui, faut-il le rappeler, ne sauraient être formulées d'un point de vue objectif. En prenant contact avec sa "Petite", «*Que risque-t-il d'inaffrontable?*» (LAM, p. 25) Voilà ce qu'il se demande, la main proche du téléphone; seule son hésitation laisse deviner une peur. Or, tournant vite le dos à ce sentiment détestable, il choisit de croire en son pouvoir: «*Il lui arrachera un sourire à travers les barbelés qu'elle s'obstine à ériger entre eux*» (LAM, p. 25). Mais la réalité le rattrape et il perd ses moyens; heureusement, Monique Proulx et son narrateur, jamais. Aussi le personnage de Pierrot, incapable de plaider sa cause auprès de sa "Petite", continue-t-il de nous être livré par le biais des interrogations qu'il formule en lui-même. Le lecteur entend le débat intime porté toujours par le narrateur et ce qui compte pour l'instant n'est pas tant de décider l'appellation exacte de ces passages (récit de pensées, discours intérieur rapporté), que de noter la transformation du personnage qu'ils permettent de suivre. Les formules interrogatives font donc

partie de l'arsenal formel du narrateur, où s'entend le désir de Pierrot de franchir le pont jusqu'à sa "Petite": «*Par où commencer, quel raccourci emprunter pour la rejoindre là où elle est rendue?*» (LAM, p. 29). Il n'y arrive pas, ne parvient qu'à l'écouter énumérer les torts qu'il a cumulés envers elle. Et, puisque "la Petite" conclut en disant ne plus lui en vouloir, le père se dit qu'il est temps «*d'aller musarder du côté riant de la vie*» (LAM, p. 30) et il propose d'aller danser. Dans sa propension à la légèreté et au bonheur, il oublie trop vite la gravité et le tourment permanent de sa fille qui lève sur lui «*le regard de la Sagesse affrontant l'Infantile*» (LAM, p. 30). Au cours de leur échange - qui n'en est pas vraiment un puisque seule s'ouvre "la Petite", donnant libre cours à un flot de reproches - le personnage de Pierrot continue néanmoins de se construire dans l'imaginaire du lecteur, car le narrateur choisit de nous livrer la scène du point de vue du père. Je rappelle que ce sont les verbes de perception physique et mentale qui trahissent ces glissements de focalisation et introduisent des impressions, des révélations, des sentiments grâce auxquels le personnage prend toutes ses nuances. Quelques fragments permettent d'observer la prise de conscience de Pierrot sous les reproches et révélations de sa fille.

Il l'écoute, en apparence grave, mais chatouillé de l'intérieur par une perplexité amusée, car la Petite soudain parle beaucoup (LAM, p. 29, c'est moi qui souligne)

Pierrot serait tenté de lui sourire et d'opiner, voire d'attendre avec curiosité d'autres renseignements croustillants sur ce père trop fou pour jouer les garde-fous [...] Pierrot agite son thé froid, avec le sentiment gênant d'être pris pour un autre. Ce qu'elle espère de lui est impossible à exhumer, n'existe nulle part en lui. (LAM, p. 30, c'est moi qui souligne)

il comprend soudain que tout ce qu'il pourrait dire ne sera jamais suffisant. Elle n'attend de lui au fond ni excuses ni justifications, elle attend de lui qu'il souffre à son tour (LAM, p. 31, c'est moi qui souligne)

Or, cette souffrance le gagne de plein fouet lorsque sa "Petite" se dresse enfin, illuminée par sa foi dans le "*Grand Tout*". Il souffre de voir sa fille si intelligente livrée à de pareilles utopies, mais maintenant qu'ils se sont retrouvés, il accepte en silence de payer ce prix. Il enfouit donc sa cruelle déception, choisissant dans l'instant ce qu'il peut contenir de meilleur: *«Je suis content que tu ailles mieux. Je te jure, je suis vraiment content»* (LAM, p. 33). Et c'est ainsi que, presque involontairement, il est parvenu à *écarter les barbelés* pour la rejoindre enfin; car son enfant sur ces paroles prononcées *«platement»* se jette finalement dans ses bras. La paix est signée et l'engagement est pris de la rejoindre le lendemain soir à une fête chez les Cocaïnomanes anonymes, où seront célébrés les six mois de sobriété de "la Petite". C'était sans compter avec la maladie mortelle de "GrosseChose", la chatte adorée de Pierrot qui fera oublier le rendez-vous. Quand il réalise sa faute, il s'empare du téléphone en se rassurant encore, fidèle à sa nature,: *«elle comprendra que ce n'est pas tous les jours que la mort nous rejoint»* (LAM, p. 37, c'est moi qui souligne). Néanmoins, le rejet du père est définitif et le repli du personnage bel et bien consommé.

Encore une fois, il est intéressant d'examiner la voie empruntée par le narrateur pour donner à voir, ou à palper la douleur de Pierrot. Rejeté sans appel, il se laisse pourtant *«prendre par le jeu»* (LAM, p. 38) et profite des derniers sursauts d'espièglerie de sa chatte. Ici, le personnage est cohérent et on ne peut plus fidèle à lui-même: d'abord dans cette distraction saisie pour annihiler la souffrance, ensuite dans l'absence de toute forme de rébellion envers cet incident malheureux qui l'écarte à nouveau de sa fille, ou même envers l'intransigeance de

"la Petite". Et la dernière phrase du récit accuse le renversement de situation. Pour s'en convaincre, il suffit de remonter à la deuxième phrase de la nouvelle, où le lecteur épouse le point de vue d'un homme confiant: «*Il sera heureux ici*», pour la comparer aux derniers mots de l'histoire: «*Demain elle [sa chatte GrosseChose] sera morte, mais maintenant elle est vivante, demain ils seront morts, tous, mais aujourd'hui ils jouent dans la vie légère pendant qu'elle les accompagne*» (LAM, p. 38).

Il n'est plus possible à Pierrot d'envisager "demain"¹⁶, aussi reste-t-il dans l'instant, où la douleur se supporte encore grâce à la vie caressante qui accepte de jouer entre ses doigts.

Nous avons donc suivi à la trace deux personnages, distinguant dans la masse des signes ceux grâce auxquels John Hammond devient pour nous ce "chien fidèle" désespérant d'obtenir jamais l'amour exclusif de sa maîtresse, ceux grâce auxquels Pierrot fait figure de jongleur incurablement joyeux malgré le rejet de celle qui occupe son cœur.

Le procédé narratif privilégié par Katherine Mansfield fait écho à la spécificité de son personnage. En effet, la transposition indirecte correspond ni plus ni moins à une perspective oblique choisie par le narrateur, et elle crée un effet de sourdine aux propos chargés d'émotion et de violence contenue.

¹⁶. Ici, je ne peux pas, comme narratrice de ce texte analytique, évoquer le temps de l'histoire du personnage par le mot demain. Il m'a fallu les guillemets pour signifier que le mot renvoie à une situation d'énonciation qui n'est pas la mienne. Voilà un bel exemple d'une distinction très nette entre deux points de vue, entre deux foyers de perception. Comme narratrice d'un texte de fiction cependant, je ne suis soumise à aucune loi de ce genre. Ainsi, Monique Proulx comme d'innombrables écrivains glissent d'un foyer à un autre sans crier gare, et surtout sans perdre leurs lecteurs qui glissent volontiers avec eux.

L'enfermement de Hammond nous est donné à voir par le texte, la chose est indéniable, mais il se trouve appuyé par le choix formel grâce auquel nous en prenons la mesure. Ce parti pris pour ce que j'appellerais "l'oblique et la sourdine" témoigne formellement de la disposition du personnage à enfouir ses sentiments. Cependant, s'il y a ici corrélation entre un procédé comme le "style indirect libre" et la nature du personnage de Mansfield, ce lien n'est pas exclusif dans la mesure où des caractères divers peuvent être livrés en "étouffant" formellement les discours. Il est à tout le moins permis d'affirmer les effets troublants que le procédé entraîne dans la représentation de la réalité profonde de John Hammond.

Même s'il s'agit d'un discours intérieur transposé indirectement et que, par conséquent, aucun signe typographique ne vient signaler un déplacement, le lecteur perçoit assez aisément la voix de Hammond se détachant de celle du narrateur. C'est bien la preuve que la subjectivité inscrite dans ces fragments est explicite. Or, il en est autrement avec le personnage de Monique Proulx. Car si, de manière générale, le sujet se construit par son discours (prononcé, intérieur ou écrit), le cas de Pierrot constitue, dans cette perspective, un édifice fragile. En effet, non seulement il n'objecte rien aux blâmes de sa fille, mais il ne réagit pas davantage dans le secret de son cœur. Le texte dit bel et bien que les réactions vives, les protestations blessées, tout cela «*n'existe nulle part en lui*» (LAM, p. 30). Ni exaspération, ni amertume dans les propos livrés au "style indirect libre". Son discours intérieur est davantage assourdi que celui de Hammond, les traces révélatrices de l'évolution du personnage, plus implicites. Tant et si bien que le

lecteur, s'il n'y prend garde, se croira dans la perspective du narrateur alors qu'on l'a fait passer dans celle du personnage. Pourtant, il faut admettre que celui de Pierrot n'est pas devenu flou dans cette quasi-fusion des perspectives. Non, mais il s'est révélé sans défense ... et sans voix devant la souffrance. Pourtant, la rumeur de son tourment nous parvient: c'est l'incroyable portée des voix assourdies.

Tout ce parcours m'incite à penser que le fait de choisir entre des moyens implicites plutôt qu'explicites pour donner à voir tel personnage est peut-être lié à la nature même de ce dernier, à son caractère. Mais, je me corrige tout de suite, car choisissons-nous consciemment un procédé? Et si tel n'est pas le cas, de quelle utilité pourra être l'exercice auquel je viens de me livrer? J'en suis réduite à espérer les bénéfiques sournois et imprévisibles générés par tout travail mené avec application.

Maintenant qu'ont été démontés les rouages d'écriture de Mansfield et de Proulx, que le lien indissociable entre le personnage et la forme qui le porte a trouvé de belles illustrations, il me tarde de retourner à l'écriture de fiction. Hélas, je suis consciente d'une réalité cruelle, et c'est celle de l'analyste désireux de créer à son tour. En effet, l'observation la plus minutieuse de l'œuvre d'autrui - si admirable soit-elle - n'augmente en rien nos aptitudes propres. D'avoir suivi dans tous leurs détours les chemins empruntés par d'autres ajoute quelques connaissances, du savoir. Or, *écrire*, ça n'est pas connaître, ni savoir, *c'est croire* possible la saisie de cette parcelle d'univers qu'est l'homme, c'est croire aussi que la démarche nous apprendra à vivre.

BIBLIOGRAPHIE

I. Corpus

Mansfield, Katherine, *L'Étranger*, tiré de *La Garden Party*, publié dans *Katherine Mansfield*, Paris, Stock, Coll. Noms propres, 1992, pp. 365-383.

La version originale anglaise de la nouvelle sera consultée dans :

Mansfield, Katherine, *The Stories of Katherine Mansfield*, edited by Antony Alpers, Auckland, Oxford University Press, 1984.

Proulx, Monique, *Jouer avec un chat*, tiré des *Aurores montréalaises*, Montréal, Boréal, 1996, pp. 23-38.

II. Regards critiques sur l'œuvre de Katherine Mansfield

Magalaner, Marvin, *The Fiction of Katherine Mansfield*, Southern Illinois University Press, 1971.

Stead, Christian Karlson, « Katherine Mansfield and the Art of Fiction » in *The New Review*, 4, 42 (September 1977), pp. 27-36.

III. Fondements théoriques : perspectives générales

A. Récit

Adam, Jean-Michel, *Le Récit*, Puf, 1991.

Genette, Gérard, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972. *Nouveau Discours du récit*, Paris, Seuil, 1983.

Hamburger, Käte, *Logique des genres littéraires*, 1957, rééd. à Paris, au Seuil, 1986.

B. Autres genres

Roussel, Jean, *Forme et signification*, Paris, Corti, 1962.

Todorov, Tzvetan, *Littérature et signification*, Paris, Larousse, 1967.

IV. Fondements théoriques : perspectives narratives
--

Bal, Mieke, « Narration et focalisation » in *Poétique*, 29, 1977, pp. 107-127.

Benveniste, Émile, « De la subjectivité dans le langage », *Problèmes de linguistique générale, I*, Paris, Gallimard, 1966, pp. 258-266.

Cohn, Dorrit Claire, *La transparence intérieure : modes de représentation de la vie psychique dans le roman*, Paris, Seuil, 1981.

Cohn, Dorrit Claire, « Narrated Monologue : Definition of a fictionnal Style » in *Comperative Literature*, 18, pp. 97-112,

Friedman, Norman, « Point of view » in *Form and Meaning in Fiction*, Georgia University Press, 1975.

Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Librairie Armand Collin, 1980.

Lips, Marguerite, *Le style indirect libre*, Paris, Payot, 1926.

Lintvelt, Jaap, *Essai de typologie narrative. Le « point de vue »*, Paris, Corti, 1981.

Strauch, Gérard, « De quelques interprétations récentes du style indirect libre » in *Recherches anglaises et américaines*, [Ranam], 1974, pp. 40-73.

Van Rossum-Guyon, Françoise, « Point de vue ou perspective narrative » in *Poétique*, 4, 1970, pp. 476-497.

Vitoux, Pierre, « Le jeu de la focalisation » in *Poétique*, 51, 1982, pp. 354-368.

Weinrich, Harald, *Le Temps*, Paris, Seuil, 1973, pp. 107-130 (Coll. «Poétique»).

V. Ouvrages-phares de la démarche de création

Barthes, Roland, « Longtemps je me suis couché de bonne heure », conférence prononcée en 1978 et publiée dans *Roland Barthes. Œuvres complètes*, Tome III, Paris, Seuil, 1993, pp. 827-837.

O'Connor, Flannery, « L'Art de la nouvelle » in *Le Mystère et les mœurs*, Paris, Gallimard, 1975.

Proust, Marcel, *À la recherche du temps perdu* (plus particulièrement *Le temps retrouvé*), Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 4 volumes, 1987.

Woolf, Virginia, *L'Art du roman*, Paris, Seuil, 1962.

Woolf, Virginia, *Entre les livres : Essais*, Paris, Éditions de la différence, 1990.